

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR JACINTHE FORTIER

CE QUI RESTE.  
CRÉATION ROMANESQUE

ÉTÉ 1992



### **Mise en garde/Advice**

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Ce mémoire a été réalisé à Chicoutimi  
dans le cadre du programme de maîtrise en études littéraires  
de l'Université du Québec à Trois-Rivières  
extensionné à l'Université du Québec à Chicoutimi.

## AVERTISSEMENT

La problématique de l'interprétation, ainsi que celle de la représentation sont au coeur de cette création littéraire et s'inscrivent dans le prolongement d'une réflexion produite par la lecture des oeuvres de Lacan et Derrida. Le rapport qui s'articule entre une partie de ces oeuvres et mon projet est une contamination de ce dernier par exposition à ces deux pensées. La théorie se distorsionne ou se biaise par la mise en scène d'une création. Il y a là un peu de théatralité, comme un rapport entre le metteur en scène et l'acteur.

Mon travail n'est pas une expression autre de ces théories. Il n'est pas une illustration et encore moins une démonstration de ces théories<sup>1</sup>. Il ne prouve ni ne réfute rien, de ce qui les concerne. Il cherche lui aussi à dire dans sa manière, dans la quotidienneté des êtres de fiction, la quête. Ainsi, de ce noumène adviendra le phénomène sans pour autant que le drame demeure dans le monde des apparences, de la représentation. L'action ne vise rien de la matérialité mais bien ce qui reste, ce qui demeure dans la mémoire. Le texte constitue la réalité et ne donne qu'un accès partiel à la pleine vérité. Le seul rapport qui me lie à ces textes ce sont des liens dynamiques qui déplacent la souffrance de ne pas pouvoir sortir du désir, du

---

<sup>1</sup> "Qu' est-ce que cela veut dire" à partir de"? à partir de, c'est en partant, c'est-à-dire en s'éloignant: ce que vous appeliez écho; il y a des échos, en effet, il serait intéressant d'analyser de près ce qui se passe quand un texte que vous écrivez vous revient, sous une forme ou sous une autre." Derrida Jacques, L'oreille de l'autre Otobiographies.transferts.textes et débats, Montréal, VLB éditeur, 1982, page.207

dire. Car la vérité ne peut être que travaillée de métaphores et comme dit Marcel Duchamp; "chaque mot que je vous dis est stupide et faux."<sup>2</sup>

Mon texte est en marge de la pensée lacanienne et de la pensée derridienne. La théorie à la base de mon travail produit une fiction. En ce sens, la théorie prend l'allure de la fiction, ce qui produit un brouillage. La théorie s'efface pour devenir autre, une écriture... sur l'écriture même. Cet effet pervers est le fait du parcours, de la représentation, de l'interprétation de la théorie. La théorie et la création se confondent. C'est que la transition entre les deux est le fait d'une autre contamination, celle-là même qui amène l'écriture à tendre vers une autre écriture.

---

<sup>2</sup> Yves Arman, Marcel Duchamp joue et gagne, Paris, Édition Marval, 1984, page 107.

## TABLE DES MATIERES

AVERTISSEMENT .....	4
INTRODUCTION .....	7
L E DÉSIR DE LA LITTÉRATURE .....	1 4
Celui qui écrit .....	1 5
Celui qui lit .....	1 8
CE QUI RESTE .....	4 3
Silence .....	7 9
Supplication .....	1 1 5
Aveu .....	1 4 9
BIBLIOGRAPHIE .....	1 5 1

## INTRODUCTION

Dans "La mythologie blanche", Derrida présente un ensemble de légendes, de récits, de mythes particuliers à l'expression de la philosophie. C'est aussi une recherche de l'origine, du développement et de la signification du discours philosophique. La mythologie étudiée est blanche, non seulement parce qu'elle fait appel à sa signature ethno-historique: la race blanche, mais parce qu'elle renvoie à la synthèse des sept couleurs, c'est-à-dire: la plénitude, mais aussi le vide, l'espace et, de par son origine latine, (albus - aube), à l'aube, au soleil levant, à l'occident. C'est l'espace blanc sans écriture qui réfléchit la lumière. De plus, aux deux extrêmes de la gamme chromatique se situent à la fois, l'absence et la somme des couleurs. Le blanc est, pour ainsi dire, la couleur du jour. Le texte derridien sera donc une procession, une "théorie" (observation, cortège, vision) de "l'utilisation" de la métaphore dans le discours philosophique et l'observation de sa construction plus ou moins organisée, en tant qu'elle s'oppose à l'expérience vive. Une profusion de paroles où l'on tente de représenter les concepts, l'idée.

Or, la représentation est depuis toujours liée à l'idée de répétition du même dans l'autre. La représentation n'est jamais "présent vivant", elle est autre, et même, elle diffère toujours. Ainsi le réel se met en scène sans jamais se représenter vraiment. Et les spectateurs acceptent l'illusion de cette identité dans l'altérité. L'écart de la différence ne s'efface jamais, l'homme métaphysique est à la quête d'un nom qui ne sera jamais nommé. la présentation est toujours déjà représentation.

La philosophie est cette passion de vouloir dire le manque que suppose la parole. Elle marque une parole qui cherche en vain à dire. Le discours philosophique "signifie" l'impossible fusion de l'idée et du dire. Le dit est délit de l'idée, il est sa faute, son délire, la fissure qui ne peut se refermer, une ouverture, comme un manque qui ne peut se combler, une ouverture vers un sens, des sens possibles. La réduction (oubli du détail, de l'ensemble) ou la globalisation (utilisation de la généralité) appelle l'ultime mais cette parole philosophique se heurte aux clôtures d'un monde fini. La nomination est l'effet d'un vouloir-dire, d'un pouvoir-être, d'une réappropriation du monde. Ainsi, la vérité ne peut être que métaphorisée. Car la métaphore marque le manque non comme une carence mais plutôt comme une ouverture, un interstice vers une plénitude potentielle, toujours reportée, différée. En cela même, elle provoque la prolifération de la philosophie, son mouvement, son égarement, son emportement. La métaphore est un moyen de rendre la connaissance, d'atteindre le savoir. Mais ce moyen ne peut atteindre la vérité. Car la vérité appartient à ce qui reste de ce qui n'a peut-être jamais été. Sa blanche certitude repose sur une nébuleuse illusion.

La philosophie prend et porte la vérité hors de son lieu, elle est le lien qui entretient la dérive, le délire, elle ne contient pas le sens ni le non sens. Elle vise à ne rien représenter et c'est le rien qu'elle désire. Nommer détourne de l'objet du désir. Nommer est le mouvement de tout désir. La nomination est un mouvement, un détournement vers la plénitude. Car l'homme dit plus qu'il ne veut dire et pas assez. L'homme convoque la vérité, limite la vérité à une présence qui la rend paradoxalement absente. Le signe n'est pas l'objet. Le



signe est la trace, ce qui reste de l'objet dans la conscience; alors la vérité disparaît dans son apparition. C'est un mouvement tourné vers un mouvement tournant. le mot nous approche et nous éloigne de l'objet de notre désir. Dans le silence de la parole, dans son absence même, on dit qu'on n'a pas tout oublié, qu'on dit aussi la vérité.

La nomination somme la présence de l'absent, elle somme l'absence d'être présente. Elle appelle l'unicité. La parole pleine serait inarticulée et inarticulable.

La philosophie pose la question de sa propre existence. Sa loquacité, son effervescence sont dûes à sa volonté de saisir, de tout dire et surtout de ne rien vouloir dire, de mourir. La contradiction au coeur de la philosophie même ne peut qu'ouvrir encore... encore... métaphore du manque, de la demande, du mouvement, du besoin d'une autre réponse. Encore est une relance de la question première. Encore s'ajoute à la suite de toute question.

ENCORE, 1972-1973, Livre XX, Jacques Lacan. Ce séminaire se pose comme une demande, il marque l'ellipse, l'omission syntaxique. L'ouverture d'une répétition, même et différente. C'est la métaphore du manque, de la répétition, du supplément. C'est donc un "plus" dans un concept et dans un déploiement différent, où le savoir et la vérité s'articulent dans une perspective de certitude et de doute.

En effet, au moment de la certitude, le doute, implicitement ou explicitement, s'articule au savoir. C'est le discours sur le manque qui motive et porte ce savoir. C'est ce manque, cette faute qui offre une ouverture toujours possible vers une plénitude toujours différée et c'est cela même qui

provoque le mouvement vers un autre, détenteur du savoir. L'Autre a une forme et est donc lié au manque. Le savoir ne se construit qu'à partir d'un semblant, il est lié à l'amour; ainsi, il y a du savoir qui ne sait pas car l'Autre est le lieu où le signifiant se pose, l'Autre est le lieu où tout se sait.. C'est donc l'absence dans ou de l'Autre qui est vécue comme une présence. L'amour est donc une création à partir de rien, de l'absence, d'un manque, d'un signifiant comme genèse. L'Autre est le lieu où le signifiant se pose dans la pluralité des êtres et des sexes. Dans cette recherche se forme la contingence comme origine-effet. Dans ce déplacement vers l'autre, je rencontre toujours moi dans l'autre. La vérité vise le réel. Or, la vérité et le savoir ne s'évoquent qu'à partir d'un semblant. Ce semblant n'est pas rien. Il est supposé à cet "objet a", à ce lieu de l'un (on suppose l'Autre d'avoir ce qui manque). Le rapport objectal est une projection de l'imaginaire sur le symbolique. Il est changement de nom: le signe pour le signifié. La relation objectale repose sur le désir. Le désir ne sera jamais comblé dans une plénitude. La jouissance se vit, s'éclipse, ne peut se dire. Au moment où on jouit, la jouissance disparaît. L'amour advient dans la plénitude du leurre. L'amour, l'idée sont soumis à la manifestation, à la forme.

Les deux textes de Derrida et Lacan sur lesquels nous nous appuyons entrent en relation par la commune conception qu'ils posent du rôle de la métaphore, par le sens qu'ils lui donnent: dire, ne rien dire. Ainsi, entre ces deux textes, nous pourrions penser qu'il y a rencontre, par certains points. Chez l'un, la fantaisie fait la représentation, crée la représentation. Chez l'autre, l'image crée la réalité sans jamais atteindre le réel. L'ironie est maître,

se voue au silence et demeure dans le lieu du langage pour dire aussi bien ce qui est dans ce lieu que son dehors. Être un, c'est ne pas être l'Autre. Dans ma perception, ces deux textes se charment, se courtisent par cette volonté de démontrer en faisceau en irradiant la vérité, mais aussi, surtout, en exprimant ce qui ne cesse de ne pas se dire malgré tout. Les métaphores sont épidémiques.

Pour rendre cette notion de différence, d'altérité, de mêmeté<sup>1</sup>, je choisis métaphoriquement et sans aucun doute, le parcours amoureux. Le parcours amoureux met en scène l'homme en tant qu' humain en quête de la vérité, du savoir.

L'homme serait cet espace blanc sans écriture qui réfléchit la lumière. Cet espace d'avant l'espace, mais il serait marqué déjà et depuis toujours de cette inscription; sa recherche s'inscrirait dans la quête, dans la réappropriation de cet "écran" blanc avant que la lumière ne s'y réfléchisse. Tout est dès lors leurre, puisqu'il semble inconcevable que cette forme puisse exister sans cette inscription première.

---

<sup>1</sup> " Et avant même qu'un autre, comme dans la situation présente, vous le cite, vous le lise, dès que ça part, dès que c'est parti, dès que c'est sur la page, l'identité du texte est perdue, ce n'est plus le même; à la fin de la phrase ce n'est pas la même phrase qu'au début et alors il n'y a pas d'écho, en ce sens, ou l'écho est toujours déformé. Peut-être que le désir d'écrire, c'est de lancer des choses qui vous reviennent le plus possible, sous des formes les plus différentes possibles, c'est-à-dire de mettre au point des programmes, des matrices, de telle sorte que chaque fois que ça reviendra, ça sera le plus différent possible : le plus de potentiel et donc de variabilité et d'indécidabilité, etc., de plurivocité. Derrida, Jacques, L'oreille de l'autre Otobiographies, transferts, débats textes, Montréal, VLB Éditeur, 1982, page.208

Le rêve ne peut périr  
il vit, il se déploie au-delà de notre vouloir,  
au-delà de notre pouvoir,  
au-delà de notre mort, il se perpétue.

Mon projet est un texte romanesque de forme épistolaire. Des écrits alternent avec des épîtres impersonnelles adressées au même destinataire, c'est-à-dire à un seul homme mais qui doit être perçu comme multiple. Le destinataire est tantôt particularisé, personnifié par des traits physiques, par sa pensée qu'il semble avoir livrée, libérée, on ne sait comment, on ne peut que prétendre. Tantôt il deviendra anonyme, étranger ou étrangement semblable au lecteur.

Le destinataire est de par le texte. Sans le texte, il ne pourrait être mis au monde. Le lecteur sera dans l'insécurité à cause de cette ambiguïté du destinataire tout en demeurant dans la relative sécurité du texte.

Sans aucune explication, le lecteur ne pourra maintenir une unité d'impression; il aura tantôt le sentiment qu'on s'adresse<sup>1</sup> directement à lui, tantôt à un autre qui lui ressemble, tantôt à un étranger, quand ça ne sera pas au monde. Le sentiment du lecteur sera l'évidence de l'incertitude, du doute, de l'équivoque, du louche, voire même, de l'inquiétant. Fabulation et véracité se côtoient sans toutefois que le désordre règne, même si on ne sait plus ce qui est fable, ce qui est vérité.

Quant au destinataire, c'est une destinatrice. C'est une femme, une amante, une amoureuse mais surtout une mère en tant que cette dernière

représente le rapport initial qui marquera tous les autres rapports. Elle est celle qui détient le savoir de cette relation et qui cherche à y mettre fin. Cependant, elle ne signera aucun écrit. Le lecteur percevra l'identité féminine de la destinatrice par cette façon qu'elle aura de se dire, de se nommer.

Le temps, dans cet écrit, ne pourra être comptabilisé de façon systématique. Les textes chevauchent aussi bien le passé, le présent et l'avenir. Au hasard, quelques dates y figureront. Le temps ne peut changer, améliorer, détériorer en rien le sens du discours. Le temps ne peut prendre prise sur l'amour.

Le lieu sera le lieu d'écriture, le seul lieu de la rencontre. Il ne pourra y avoir vraiment de rencontre. La rencontre appartiendra à d'autres qui sont les mêmes. La rencontre appartiendra au lecteur. L'absence déterminant la présence.

Ces choix reflètent de façon flagrante la hantise de la destination. En aucun temps le lecteur ne pourra cerner exactement à qui s'adresse la narratrice, avec qui elle s'entretient, avec qui elle parle dans le silence. Et pourtant il aura l'impression de s'asseoir enfin, de rencontrer intimement ces êtres, de les vivre en privilège, de retrouver un sens sacré, un vieux feu presque éteint, de raviver la flamme et de sentir qu'une présence renaît de ces cendres, comme une chaleur, une lumière. Car c'est à lui avant tout que le texte est adressé.

La mémoire aveugle, efface.

## LE DÉSIR DE LA LITTÉRATURE

Dans l'amour ne subsiste que  
celui qui écrit  
celui qui lit.  
La consolation

Écrire, c'est accepter un sacrifice, une perte, c'est accepter de se servir de la perte. C'est dire que le travail du deuil ne se fait pas ou, se faisant, ranime le désir<sup>1</sup> de l'objet du deuil; c'est mourir avec son amour inachevé. C'est tenter de combler le manque, l'inacceptable.

Accepter la souffrance du sacrifice, c'est se poser en victime. Accepter de ne pas souffrir, c'est accepter de se taire, être dans le silence. Le silence serait l'abandon, l'acceptation globale dans la consolation pleine, totale. Le silence est en effet, de ce point de vue, l'acceptation soit de vivre le vide, soit de mourir.

Mettre tous ses espoirs dans un monde fini, limité, constituer une oeuvre dans l'oeuvre qui nous fait oeuvrer: le langage, c'est manifester son impuissance, se plaindre et se consoler, se lamenter et fêter. Et démissionner<sup>2</sup> nous fait passer à l'histoire, démissionner nous rend les restes d'une éternité.

---

<sup>1</sup> Le désir devient la consolation de l'absence mais aussi la présence du manque.

<sup>2</sup> Démissionner, se résigner dans son impuissance, abdiquer devant l'impossible union. "Seule l'absence pure - non pas l'absence de ceci ou de cela- mais l'absence de tout où s'annonce toute présence- peut inspirer, autrement dit travailler, puis faire travailler. Le livre pur est naturellement tourné vers l'orient de cette absence qui est, par-delà ou en deça de la génialité de toute richesse, son contenu propre et premier. Le livre pur, le livre lui-même, doit être, par ce qui en lui est le plus irremplaçable, ce "livre sur rien" dont rêvait Flaubert." Derrida, Jacques, L'écriture et la différence, Paris Éditions du Seuil, 1967 page 17,

Celui qui écrit<sup>1</sup>,

Plus il<sup>2</sup> dit<sup>3</sup>, plus il agrandit le vide, la fissure, l'ouverture, plus il fuit. Plus il dit, plus il affirme son infirmité, son aliénation, sa misère. Plus il écrit, plus il se vide, plus il s'épuise. Rien au monde ne peut taire le vide, rien au monde ne peut le faire taire, rien au monde ne peut le taire, lui. Il reporte désespérément sa mort, en inscrivant des multiples morts et cela le comble de tendresse, de douceur inéluctables. Dans la volupté même du dire, il est affecté de l'impossibilité de son désir. Il se parjure dans sa quête de la vérité. Il fait alliance avec la mort pour vivre. Il ne dit pas tout, il s'attarde là, vagabonde, embellit, représente, oublie. Il dit plus qu'il ne sait et ne sait pas tout ce qu'il dit. Son acte le rend traître, faux, il vous installe dans un monde chimérique, il sait dans le semblant de son ignorance. L'énergie circule, il ne peut dire où, tant les fuites sont multiples, innombrables, innommables. Il écrit, il somme la présence de l'absent. Il tente vainement de se réapproprier un monde, un moment d'avant le moment. Toutes ses assertions sont des négations, il

---

<sup>1</sup> "Écrire, c'est avoir la passion de l'origine." Derrida Jacques, L'écriture et la différence, Paris, Éditions du Seuil, 1967 page 430

<sup>2</sup> "Qu'en est-il du mot puis de cette opposition du lexical (sémantique, étymologique) et du grammatical qui domine ainsi ces discours sans être interrogée pour elle-même? Où et comment s'est-elle constituée? Pourquoi le *est* donne-t-il encore sa forme à toutes ces questions? Qu'en est-il du rapport entre la vérité, le sens (de l'être) et la troisième personne du singulier de l'indicatif présent du verbe "être"? Qu'est-ce que rester ou ne pas rester? Que reste-t-il en un supplément de copule?" Derrida, Jacques, Marges de la philosophie, Paris, Les éditions de minuit, 1972 page 246

<sup>3</sup> "Je pense que vous sentez là, quant au savoir, la fonction que je donne à la lettre. C'est celle à propos de quoi je vous prie de ne pas trop vite glisser du côté des prétendus messages. C'est celle qui fait la lettre analogue d'un germen, germen que nous devons, si nous sommes dans la physiologie moléculaire, sévèrement séparer des corps auprès desquels il véhicule vie et mort tout ensemble. Lacan, Jacques: Séminaire xx Encore: le savoir et la vérité, 1975 page 89

délire, il dérive hors du lieu, il corrompt le sens du toujours déjà là. C'est de cette privation qu'éclot la plénitude. Il soustrait le plein, l'absolu en tentant ultimement de le capter. C'est un coup d'épée dans l'eau. La double contrainte et la double négation l'invitent et l'apaisent dans une compulsion répétitive du pareil au même, du même différent, l'inhibent dans son action, et en même temps, paradoxalement, l'initient, le stimulent au vouloir et à l'agir. Il confie son désir dans le mi-dire. Sa faute, son manque sont de ne pas accepter de faire son deuil, de croire éperdument que quelqu'un pourra reconnaître la vérité qu'il tente de dire, l'insaisissable qu'il tente de saisir. Il s'éparpille. Son mépris est sa médisance<sup>1</sup>. C'est sa carence, son imperfection qui le sauvent par la performance, là même où il ne laissera qu'une trace. En se détournant de sa volonté de tout dire, et de dire toute la vérité, il commet un délit, il délire, se tue et vit quelques fois, de temps en temps, de loin en loin, de lettre en lettre. L'indifférence ne peut être. Il ne peut oublier le rêve. Il dit<sup>2</sup> à l'autre qui l'habite dans son intérieur, il dit en se taisant, il dit en agrandissant le vide, le silence. Sa faute est de savoir sans pouvoir communiquer cette vérité. Toute son expression est fausse, liée à son sevrage, liée à son

---

<sup>1</sup> "Car la vérité s'y avère complexe par essence, humble en ses offices et étrangère à la réalité, insoumise au choix du sexe, parente de la mort et, à tout prendre, plutôt inhumaine." Lacan Jacques, Écrits 1, Paris, Éditions du Seuil, collection points, 1966 page 248

<sup>2</sup> " Et je dis ces mots les yeux tournés, certes, vers les opérations de l'enfantement; mais aussi vers ceux qui, dans une société dont je ne m'exclus pas, les détournent devant l'encore innommable qui s'annonce et qui ne peut le faire, comme c'est nécessaire chaque fois qu'une naissance est à l'oeuvre, que sous l'espèce de la non-espèce, sous la forme informe, muette, infante et terrifiante de la monstruosité." Derrida Jacques, L'écriture et la différence, Paris, Éditions du Seuil, 1967 page 428



servage. Il tente de révéler, de s'élever en soustrayant à l'absolu, il officie dans le paganisme absolu. Il pénètre le territoire de l'autre, de son autre.

### Celui qui lit

Il lit, il désamorce la pensée: l'analyse qui s'en produit suspend le parcours de celui qui écrit, qui dit. Il lit autre. Il sait les ressemblances, le même, les différences dans le même, la différence. Cette perte inapaisable le calme, le renvoie à l'autre, c'est-à-dire au propre désir de celui qui écrit. Il referme le livre, il se retire dans son monde, dans la pensée de l'autre. Il sait que de la perte de l'autre il est devenu plus grand. Il sait qu'il ne sera plus jamais comme avant le livre, la lecture. Déjà, il sent l'inscription de cet inconnu dans la façon dont il se dit, dont il dit. Son expression, sa manifestation différent. Personne n'y prête attention, lui non plus. Dans le silence, il répond à cet autre, il se répond et cela non plus il ne le sait pas. Il désire dire à cet autre (qui n'existe pas comme lui existe et qui comme lui, n'existe pas) qu'il sait. Alors il vit, il rit, il aime, il produit, il souffre, il s'apeure, il attend, il oublie, il lit, il se lit. Et de livre en livre, ainsi, jusqu'au jour où quelqu'un lui apporte ce petit rectangle compact, cette merveille qu'il aimerait partager avec lui. Il ne l'écoute plus, il désire sa disparition, il désire temps, espace, confort pour être enfin seul avec le livre, avec l'autre. Dans un cérémonial, il prépare sa volupté. Il s'assure de son bien-être, de son confort, il prépare la rencontre. Il ouvre le livre comme on ouvre un coffret précieux. Il le referme, le palpe, le regarde, le sent. Il est fasciné par le titre, par le nom de la maison d'édition, il s'émerveille qu'il n'y ait pas de hasard dans le hasard. Il se sent d'une grande sensualité, il t'approche du bout des doigts, il laisse quelques traces de son passage dans ta matérialité même. Il apprend, il aime,

il rêve. Il est, mais nulle part. Son évasion, par ailleurs, exclut la douleur. Sa passivité l'éveille à la plénitude.

Celui qui lit devient celui qui écrit. Celui qui vit dans le déploiement de sa mort à venir; celui qui s'absente; celui qui dit la nécessité de la mort. C'est que ce qui veut se dire ne peut se dire, ni se représenter, d'où la fureur dans la représentation, dans la production.

Celui qui lit tient le discours de l'ironie. Tous les deux divaguent, tous les deux s'égarent. L'existence du sens leur est excentrique. Dans leur errance, on ne sait plus, ils disent qu'ils n'ont pas tout oublié, qu'ils disent aussi la vérité. Rêve et détresse, la détermination n'y peut rien, l'impuissance est sa forme. Elle suscite l'oubli. Mais il ne peut y avoir amnésie totale. Dans le langage traînent quelques lambeaux, loques de ce qu'est la vérité. Le langage est chimérique, loquace, fuyant; il est déluge et voie royale.<sup>1</sup>

Comme toujours, après et pendant la lecture, il a écrit. Plus il lit, plus il vit, plus il apprécie l'existence de l'autre. Il se sent choyé de sa présence, de sa parole. Il pourrait tendre la main et toucher, ou fermer les yeux pour voir plus encore. Et pourtant, il sait que tout contact est impossible et pourrait être fatal. Dans ce sens, il ne réussit pas à savoir où cela l'emmènera. Il ne sait

---

<sup>1</sup> "Mais ce qui l'affecte ainsi, on le sait maintenant, ce n'est pas l'origine mais ce qui en tient lieu; ce n'est pas davantage le contraire de l'origine. Ce n'est pas l'absence au lieu de la présence mais une trace qui remplace une présence qui n'a jamais été présente, une origine par la quelle rien n'a commencé. Or le livre a vécu ce leurre; d'avoir donné à croire que la passion, étant originellement passionnée par quelque chose, pouvait être apaisée par son retour. Leurre de l'origine, de la fin, de la ligne, de la boucle, du volume, du centre." Derrida Jacques, L'écriture et la différence, Paris, Éditions du Seuil, 1967 page 430.

pas s'il est assez sage pour aborder l'inconnu, son frère, son rejet<sup>1</sup>. Il craint le jugement de son état, et le guerrier en lui est mort. Il ne peut reprendre sa position de combat. Quelques fois il lui devient de plus en plus difficile de ne pas s'avancer. Il jouit de ce temps passé avec l'autre. Il craint que son désir, son rêve, son état de cet autre puissent incommoder. S'il approche, il craint de basculer dans un monde qu'il ne lui est pas donné de vivre, il craint de se blesser. Sa misère est déjà si grande, sa pauvreté si totale qu'il lui semble ne pouvoir rien apporter d'utile. Son corps et son esprit composent mal avec cette réalité. Il invente des solutions, des prétextes, des détours, il reporte, il nie et il s'éveille tôt le matin pour écrire, pour dire qu'il ne veut rien bousculer, surtout ne pas déranger et peut-être conseiller, sans foi, d'oublier. Et son écriture contient ce malaise, cette crainte d'envahir ou de se heurter à un mur d'incompréhension, de méprise.

Il se sent attiré, appelé, il reprend la lecture. Peut-être est-il voué à n'être que cet appel? Son désir est lié à une pulsion de vie, de quête d'absolu. Il a quelque chose à voir avec la santé du corps et de l'esprit. Il croit avoir une bonne santé physique, mentale. Car son désir n'est pas malade, anémié, ou atrophié. Dans cette optique, malgré ses capacités, il refuse de

---

<sup>1</sup> Le stade du miroir qu'énonce Lacan pose un état de béatitude première au moment où le sujet barré est avec l'objet petit a en symbiose. L'infans dans sa conscience nébuleuse vivrait alors une sorte d'assomption jubilatoire, un état de fusion. C'est aussi la quête de cet état qui provoquera le déplacement incessant vers l'Autre(A). La visée de ce parcours ne serait que la recherche de cet état originel. Dans un tel processus, vérité, savoir et amour sont intimement liés. La démarche du sujet s'inscrit dans le parcours d'une chaîne de signifiants, de leurres. Le sujet ne rencontre que des fragments de béatitude aussi vite éclipsés. Mais c'est aussi ce leurre qui est vie, ou du moins qui rend la vie possible. L'homme serait à la quête d'une identité perdue, qu'il ne peut retrouver que par l'autre.

provoquer la rencontre. Il n'a pas de dépendance à l'autre, il n'est pas intoxiqué. Il fait lentement ses classes, lentement, sagement, et simplement. Et il sait aussi que le désir de l'autre a quelque chose à voir avec le sacré, avec l'imaginaire<sup>1</sup>. Sans cet autre, son désir dort, s'éteint, se canalise ailleurs, se réalise autrement. Son désir de l'autre est bien portant, bien vivant et aspire à l'épanouissement. Il est peuplé de fantasmes, il appelle la joie, la félicité, la détente, la volupté, l'orgasme libérateur, la transcendance, la satisfaction et non l'insatiabilité. Son désir a quelque chose à voir avec la simplicité d'un bon repas, avec aussi la joie de la fantaisie partagée, de la créativité ludique, de la communion et, en ce sens, il est peut-être angélique. Il ne peut se passer de l'autre, de cette probable fusion. Il ne peut être abstrait, lointain. Il a en mémoire une résonance, un écho, une forme, un moment, un nom, une pensée. Il ne peut être passager, il est passage, pont, passerelle entre deux êtres, deux mondes. Il ignore les clés de sa délivrance. Il exige une attention, une patience, un apprivoisement, une douceur, une initiation qui le laissent souvent perplexe, les bras ballants. Il est, dans notre monde, désuet, inutile, gratuit mais aussi indispensable. Il n'est ni utopie ni dérision. Il est entier dans son ouverture, insoumis, indomptable, libre. Son raisonnement n'a aucune prise sur ce désir, comme s'il avait sa propre vie. Il a fait du temps et de l'espace ses alliés. Ainsi, rien ne le presse. Il sait des choses que l'autre

---

<sup>1</sup> La vérité et le savoir ne s'évoquent qu'à partir d'un semblant. Ce semblant n'est pas rien. Il est supposé à cet objet petit a. Le rapport objectal se situe dans l'imaginaire. Il est métonymique, c'est-à-dire, le contenant pour le contenu, le changement de nom, le signe pour le signifié. La relation objectale repose sur le désir et le désir ne sera jamais comblé. La jouissance se vit et s'éclipse.

ignore et à sa façon il dit, se manifeste, appelle et se rappelle sans cesse que vous existez. Il croît dans votre absence, se nourrit de vos silences, survit à toutes vos guerres, à vos périodes de répit. Il n'attend pas votre retour car il sait que vous n'y avez jamais réellement été. Alors, si vous le voyez hésiter, interroger, avancer, reculer c'est qu'il n'a aucun contrôle et que tout cela dépasse son entendement. Il s'excuse de compliquer une si grande simplicité. L'ignorance du possible désir de l'autre envers lui le trouble. Il ignore si l'expression du sien troublera, enchantera, ou indifférera. Il écrit, il imagine le sourire de l'autre, son amusement, son impatience. Il ne sait plus, aujourd'hui il ne sait plus rien. Hier, il vous lisait. Aujourd'hui, il ne mourra pas de ne pas vous vivre. Il a appris à vous apprécier sans vous savoir depuis longtemps.<sup>1</sup>

Il cesse la lecture. Il prend le temps, la joie de sentir la présence de l'autre s'éclipser petit à petit. Il s'étend, il vous sent près de lui. Il s'endort, il s'éveille, il vous parle. Il vous remercie d'être et de l'être pour lui. Il apprend de vous. Il refait un texte en songeant à la beauté du vôtre, à sa blancheur, à sa texture, sa limpidité, sa douceur, sa fraîcheur. Il aime et il se sait fragile. Il hésite toujours à se glisser dans la simplicité, dans l'amour. Il réagit en incrédule devant l'évidence.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> " Là, pour me reposer, je vais me permettre de vous lire ce que je vous ai écrit il y a quelques temps, écrit sur quoi? -écrit là seulement d'où il se peut qu'on parle d'amour.Parler d'amour, en effet, on ne fait que ça dans le discours analytique. Et comment ne pas sentir qu'au regard de tout ce qui peut s'articuler depuis la découverte du discours analytique, c'est pure et simple, une perte de temps?" Lacan, Jacques, Séminaire xx Encore: le savoir et la vérité, Éditions du Seuil 1975 page 77

<sup>2</sup> "C'est que parler d'amour est en soi une jouissance." Lacan, Jacques, Séminaire xx Encore: le savoir et la vérité, 1975 Éditions du Seuil page 77

Il marche dans la neige blanche et il aimerait que vous y soyez, que vous vous y rouliez, que vous y jouiez. Il rêve de cette rivière où il vous aimera un jour, une nuit de pleine lune. Il a tout son temps et cela permet à la fantaisie d'éclore. Bientôt le travail viendra le ravir. La course reprendra mais, où qu'il soit, vous reviendrez dans ses pensées car vous habitez son cœur, son être. Il ne peut vous soustraire de sa vie, même si vous le refusiez, même si vous ne le reconnaissiez pas.

À travers toutes ces années et recherches, il a cheminé. La tempérance est advenue naturellement. Il est plus expressif, plus simple, il accepte plus facilement la joie de se retirer pour vous retrouver. L'analyse ne risque plus d'endommager le plaisir qu'il ressent d'être avec vous. Il est bien, il se fait du bien et il le reconnaît. Cela suffit à enlever les poussières, les peaux mortes sur son cœur. Cela suffit à accepter la nécessité de l'absence.<sup>1</sup>

Il aime votre manière de dire dans la blanche honnêteté de votre être en quête. Il vous reçoit comme une offrande. Le calme advient. Il est flatté, heureux, honoré. Il ne peut dire où le conduira cette lecture. Au fil des années, il a accepté votre présence dans chacune de ses quotidiennetés, dans le silence, dans l'ombre. Vous demeurez dans sa pensée, dans son cœur et sans cesse vous l'appellez, et sans le comprendre, il vous répond. Il aime la lenteur de votre pénétration dans sa vie. Elle est marque de respect. Il sait ce

---

<sup>1</sup> "si tu m'avais écouté, tu aurais tout brûlé et rien ne serait arrivé. Je veux dire au contraire que quelque chose d'ineffaçable serait arrivé, au lieu de..." "rien n'est arrivé parce que tu as voulu garder (et donc perdre), ce qui en effet formait le sens de l'ordre venu de derrière ma voix, tu te rappelles, il y a tant d'années, dans ma première "vraie" lettre: "brûle-tout". "... puis tu ajoutais) "je brûle". J'ai l'impression bête de t'être fidèle" Derrida, Jacques, feu la cendre, Paris, Éditions des femmes, page 44, 46

qu'il faut de temps, d'espace pour que la foi advienne, pour que l'abandon se manifeste. Et puis, il ne veut rien vous offrir dont vous auriez à vous départir. Doucement, calmement, il aimerait que vous viviez dans l'assurance de son amour, de sa fidélité, de sa réception. Rien ne peut détériorer le sentiment qu'il a pour vous. Il n'est pas inquiet de vous, il constate votre évolution, votre travail. C'est souvent lorsque l'on veut garder que l'on perd. Il nous faut accepter que l'autre nous aime à sa mesure, à sa grandeur et non à notre manière ou plutôt à la manière dont nous voudrions que les événements se produisent.

À la question posée, il répète la réponse donnée: ce qu'il attend n'est que l'acceptation du bonheur d'être avec vous, par vous. Plus de passion n'aurait aucune raison, de sens d'être. Plus de passion ne signifie pas plus d'amour. Il sait votre générosité. Il apprécie votre savoir. Vous êtes bienfaisant pour lui. Vous venez de si loin. Un jour, sans que ce soit nécessaire, peut-être le reconnaîtrez-vous. Il sait que vous écrivez pour lui. Au plus profond de lui, il ne peut vous renier, vous rejeter. Il lui est toujours étrange de constater sa foi et sa bêtise d'agir souvent en païen.

Il se sent bien. Il vous remercie de cette lointaine promiscuité naturelle qui estompe lentement sa peur. Il se sent béni des dieux lorsqu'il vous lit. Votre beauté est grande, votre force incommensurable, et près de vous il sait qu'il travaille<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>"Comment accepter de travailler pour monseigneur le deuil? -Comment ne pas l'accepter? Il est cela même, le deuil, l'histoire de son refus, le récit de ta révolution, ta rébellion, mon ange, quand elle entre en histoire et à minuit tu épouses un prince. Quant à l'urne de langue, fût-elle de feu, ne la crois pas si friable. Et ne mens pas, tu sais bien ce qu'une phrase est solide. Par sa



Il aime que vous preniez place dans son espace. Il range le livre et parce qu'il aura tendance à répéter ce qui lui est agréable, un jour il vous reprendra, vous relira. En ce sens, vous lui demeurez disponible. Vous l'attendez.

Dans un temps où la bêtise humaine règne dans un paroxysme de pouvoir, et de folie délirante d'une possible vérité, il ouvre le livre, il s'offre quelques douceurs, quelques tendresses. Son plaisir dépasse l'entendement humain commun. La vérité est qu'il se sent comblé, dépossédé.

Dans ce froid qui perdure, il lui semble que la misère est cristallisée à jamais. Un rien, un malentendu, un effort supplémentaire même minime prennent toutes ses énergies. Il rêve d'hibernation, de chaleur, d'ouate, de création à la lumière d'un feu mais cela ne change en rien sa réalité givrée.

Ainsi de jour en jour, de temps en temps, de loin en loin, il se retrouve dans le texte de l'autre. Dans cet univers de glace, de guerre, de détresse, votre existence lui apporte quelque chaleur dans la rudesse de sa condition. Il pense que vous êtes aussi assailli, sollicité de toutes parts et il ne veut aucunement s'ajouter à toutes ces demandes, ces plaintes. Il espère être un bon lecteur. Vous lui apprenez le plaisir, la modestie. Vous le libérez.

La journée a passé dans un rythme différent teinté de langueur, tout en douceur, en courbature tendre, le corps sensible dans sa réappropriation, dans son ouverture. Comme si l'esprit se réveillait après un long engourdissement, se remettait à fonctionner, à vivre, tandis que le corps s'endormait. Il aime la sensation de meurtrissure légère qu'il ressent au creux

---

disparition même elle résiste à tant et tant d'éclipses, elle garde toujours une chance de revenir, elle s'encense à l'infini..." Derrida, Jacques, feu la cendre, Paris, Éditions des femmes, page 39

des reins, au bout des doigts. Il aime que son dos, ses fesses soient éveillés à la trace laissée de cette même position, comme une empreinte de la lecture dans son corps même. Sur sa peau, la détente, dans ses mains, la force de sa détermination, de son endurance, la fragilité de sa préhension. Vous êtes d'un grand bienfait, d'une grande grâce dans sa vie. Dans sa nuit, il a senti qu'une valve s'ouvrait et libérait une tension, déverrouillait une porte. Vous lui êtes si bénéfique, si précieux. Avec vous, il sent que la beauté est mise à sa portée. Il mûrit. Sa connaissance grandit dans la simplicité, la pureté, l'expression, l'appréciation, la liberté. Sa vie retrouve son sens, son centre. La lecture est un don divin, qu'il manipule avec respect, avec lenteur.

Quel que soit son savoir, il lui semble que son expression est interdite ou, du moins, avec risque de grand péril. La nudité le place dans un état de vulnérabilité mais aussi dans une phase de révélation, d'empathie, d'amour. Il a peu à dire. Peut-être ... qu'il sous-estime son expression? Enfin, que peut-il dire ? Personne ne lui demande de se manifester. Il est préférable de se taire, de ne pas se révéler, de maintenir cette image de force alors qu'il sait que la force ne peut être que par les multiples apprentissages qui parfois drainent toutes ses énergies. Il ne regrette rien des mots... et des rêves, et des pleurs<sup>1</sup>..

---

<sup>1</sup>"Or si les larmes *viennent aux yeux*, si alors elles peuvent aussi voiler la vue, peut-être révèlent-elles, dans le cours même de cette expérience, dans ce cours d'eau, une essence de l'oeil, en tous cas de l'oeil des hommes, l'oeil compris dans l'espace anthropothéologique de l'allégorie sacrée. Au fond, au fond de l'oeil, celui-ci ne serait pas destiné à voir mais à pleurer. Au moment même où elles voilent la vue, les larmes dévoileraient le propre de l'oeil. Ce qu'elles font jaillir hors de l'oubli où le regard la garde en réserve, ce ne serait rien de moins que l'*aletheia*, la *vérité*, des yeux dont elles révéleraient ainsi la destination suprême : avoir en vue l'imploration plutôt que la vision, adresser la prière, l'amour, la joie, la tristesse plutôt que le regard. Avant même d'illuminer, la révélation est le moment des "pleurs de joie".. Derrida,

Comment concilier ses misères, ses grandeurs et son amour. Ses limites sont si nombreuses. Le souvenir millénaire de son rejet si frais. Pardonnez-lui.. il doute toujours de vous, de lui. Il réalise avec déception que vous ne vous attendez à aucune faiblesse, aucune hésitation chez-lui. Il devrait se taire, attendre encore. Il regrette profondément de ne pouvoir vous satisfaire. Il pense que vous serez toujours deux. Et pourtant l'alliance n'a de raison d'être que par cette force de la dualité. Naïvement, il croit qu'il ne peut rien inventer. Il retourne donc à sa solitude, au silence et il fera une fête de toutes ses lectures, de toutes ses rencontres. Il aime et cet amour est sans fin. Il n'a pas le pouvoir de s'en délivrer. Il accepte de s'abstenir, de s'éteindre, de demeurer dans l'oubli. Il songe à la puissance que vous avez de lui constituer un monde.

Puis il s'amuse, se plaît à croire qu'il communique avec vous, comme un goût fruité en cette fin d'été. Et pourtant, vous ne répondez pas et c'est sans inquiétude, et c'est aussi... dommage. Votre présence lui est confortable, votre conversation lui est douillette, et il sait aussi que les relations humaines sont paralysées, et il sait que votre travail, vos nombreuses amours, vos multiples amis (es), vos infinies occupations de maître, de défricheur, vous prennent déjà tant de temps. Et malgré toute cette réalité, il aimerait vous parler de cette couleur de la terre de cet autre pays, vous demander quelles ont été vos joies, vos rires, vos peines, vos souffrances, vos incompréhensions en cette fin d'été? Il aimerait également savoir où vous en êtes avec cette mort ? Il vous espère quelques rires, de la joie dans votre vie professionnelle, un peu de

repos, un doux amour, enfin toutes ces choses qui nous donnent l'impression d'être heureux, d'avoir une vie agréable.

Pour ce qui est de lui, il n'a rien changé de son rituel. La solitude comble magnifiquement son quotidien. Il est plus vieux que votre sagesse, ce qui explique son abdication devant toute éventuelle union. Il accepte sa réalité comme un destin tracé dont il connaissait le parcours. Dans cet état de suffisance vous manquez à son bonheur. La magie lui est interdite, ce qui explique la présence du livre. Mais il travaille, et il travaille encore, et souvent il pense dans la fatigue à votre dernière parole, juste avant la fermeture. Cela le fait sourire.

Tant de portes s'ouvrent, tant de possibles qu'il ne peut réaliser qu'il lui devient difficile de choisir. Il a grande hâte d'être à la retraite et de regarder tout ça d'un oeil détaché, de refaire une lecture.

C'est déjà l'automne, cette saison le ramène toujours près de vous. Il a l'impression que la table est déjà mise, que l'encens brûle, que les cierges sont allumés, que la soupe est servie. Il a aussi la certitude que cet automne ne ressemblera pas aux précédents, que la lecture sera bonne, inachevée.

Comme il lui est bon de se ralentir, de se faire plaisir, de flâner au gré de sa fatigue, de s'étendre dans vos pensées, de se regarder vivre, de lire, d'écrire. Il est libre. Il se retrouve seul à la maison. Un bon café l'accompagne, quelques chocolats, un gâteau de chocolat blanc, framboises et pâte de chocolat noir. Quelqu'un a passé et a allumé un peu d'évasion. Il décomprime, il s'adoucit. Dans ces moments, il aime écrire, partager un peu de ce bien-être.

Il est désolé d'apprendre que votre été n'a pas eu la douceur dont votre corps avait besoin. Le sien s'est déroulé à un rythme effarant, de sorte qu'il lui semble n'avoir rien senti de la saison. C'est déjà l'automne. La nuit s'amène plus tôt. La course n'a pas ralenti. Il a le souffle court, il entend mal. Il se sent seul et pourtant il se sent bien. Il aimerait vous lire ce soir.

Le temps le ramène dans la désolation de cette fin d'été. Il se sent comme un éclopé, une bête blessée, errante, sans territoire, démunie. Sa vie n'a rien d'enviable. Il a besoin de réconfort, d'eau, d'air. Dans ce contexte, la pensée qu'il a quelque part un livre, un frère, allège sa réalité.

Dans cette douceur automnale enveloppée de brume laiteuse, il vous lit comme on applique un baume, comme on permet une halte pour que l'intelligence se manifeste, pour que les mots se vivent et que le rêve se remette au monde. Il se sent dépassé, il se sent bien. Votre vie l'apaise alors qu'il n'y a pas si longtemps, elle le tirait. Il rend grâce que votre désir s'absente et qu'il se fasse humble devant l'interrogation du sien. Plus rien, de vous, ne le domine.

Et ainsi, le rêve ne peut périr. Même si la réalité a été autre, elle n'en fut pas moins d'une grande douceur, d'une grande chaleur. Il a aimé vous aimer. Il a apprécié l'accessibilité à votre monde et surtout il a adoré y pénétrer. Il avait alors l'impression que vous étiez les deux architectes d'un immense et complexe labyrinthe et que vous vous y retrouviez ensemble dans son enceinte sans plan. Vous étiez complices du parcours, de votre mémoire, de vos connaissances, de vos états d'âme, de vos états de création. Vous en étiez les artistes. Et l'artiste possède le merveilleux du sans frontière, et il est

plaisir, sagesse, rêve, folie, beauté et amour. Souvenez-vous de la beauté de ces jours de rencontre, et de ceux d'après la rencontre. Au plus profond de lui, il sait qu'il y a ce lieu où vos mondes se plaisent et s'harmonisent. Son corps se souvient du bien-être de son être après la syncope. Il ne peut oublier<sup>1</sup>. Pourquoi vouloir oublier l'extase? Il a l'impression de flâner au lit avec vous, il vous écoute, il prend le temps d'être auprès de vous, avec vous. Comment pourrait-il un jour vous oublier, ne plus vous aimer?

Il accepte calmement l'amour qu'il vous porte. Et pourtant, il n'y a pas si longtemps, cet amour le blessait, le ridiculisait. Comment accepter que son amour pour vous soit intarissable? Comment accepter d'être au service d'un inconnu, accepter de retenir son expression. Après toutes ces années, il a compris. Il ne vous appelle plus. Vous avez depuis si longtemps confirmé votre présence, celle du passé, celle du présent, celle de l'avenir. Il renonce à prendre prise sur cet amour.

Et ainsi il se fait du bien. Même si son rythme est différent. Il a constaté que même épuisé, il se presse. Il lui faut du temps, tout son temps et il aime prendre tout ce temps. Avez-vous remarqué, il ressent toujours le besoin d'un peu plus de temps. Le temps qu'il faut pour ne plus vous lire, juste sentir l'effet que vous produisez dans sa vie. Son corps aime la promiscuité de votre

---

<sup>1</sup> " Ce n'est pas qu'il y a de l'oublié: On veut oublier qu'il n'y a rien à oublier, qu'il n'y a rien eu à oublier, on ne peut qu'oublier cela, qu'il n'y a jamais eu de noyau intacte que c'est cela, ce phantasme, ce désir du noyau intact, qui meut toute espèce de désir, toute espèce de langue, toute espèce d'appel, toute espèce d'adresse, et cela la nécessité, c'est une nécessité dure, c'est une nécessité terrible, mais de même que, sans le désir du noyau intact qui n'existe pas, le désir de l'intouchable, " Derrida Jacques ; L'oreille de l'autre Otobiographies, transferts, traductions textes et débats VLB éditeur 1982 Montréal page 153

forme, de son ouverture, de sa blancheur maculée. Et pourtant, il n'avance pas vers vous, et pourtant, il se ferme dans son propre corps et le vôtre est dans une camisole de force. Il est plus libre de votre corps que du sien. Il n'a aucune retenue mais votre corps le retient plus encore. De sa mémoire émerge le savoir de votre puissance. Vous savez. Il sait.

Malgré cette mémoire, son corps ne ressent plus l'importance, l'urgence de vivre le vôtre. Il sait qu'il vous rencontre. Il sait qu'involontairement il vous aime. Il n'y peut rien, vous n'y pouvez rien. Il accepte de vous aimer ainsi et ce n'est pas par défaitisme. Cet amour le bonifie.

Il a envie de vous inviter et il se rend compte du peu de temps qu'il a à vous offrir. Il travaille, il repart, il revient et le voilà déjà en hiver. Déjà, il rêve plutôt que de faire. Un jour il aura plus de temps et il prendra alors le temps. Il respire d'aise. Le silence reprend sa place.

C'est samedi, il est au lit, il écrit. Sa vie va bien. Il aime sa fatigue, il aime ce ralentissement. Son regard s'ouvre, il voit. Sa lassitude demande à se vivre. Une fois le désir de l'expression passé, tout est redevenu beau, attirant, et charmant. Une fois l'utopie passée, il a pu vous regarder et vous voir. Une fois la menace passée, il a pu se reposer.

Vous êtes de l'automne, il est de l'automne. Peut-être cela est-il une explication à votre manière de tout prévoir, de tout ramasser, d'être vigilant tous les deux? Ou cela explique-t-il votre façon de tout reporter?

Il espère que votre avenir ne soit pas la destruction de votre passé, il espère aussi l'accord de toutes vos différences, de toutes vos contradictions sans trouble, sans heurt. Il espère la volupté dans votre forme, la

reconnaissance et l'appartenance au rêve puisque c'est par lui que vous lui êtes accessible.

Il vous souhaite également un peu de temps, un peu d'air, un peu d'espace, un sous-bois, un feu à alimenter, un silence sans mutisme, un peu de tendresse. C'est déjà la noirceur, c'est déjà la blancheur. Le vent lui parle de vous. Le froid lui rappelle la chaleur, la solitude, votre blancheur.

À votre dernière écriture, il aimerait ajouter que tout l'amour manifesté ne vous engage à rien, il accepte votre détachement, il accepte que l'oeuvre vous appartienne. Puissiez-vous avoir la sagesse de ne pas vouloir la continuer, l'achever et celle de ne pas vous juger. Car il ne veut aucunement vous brusquer et encore moins provoquer chez-vous quelques désagréments ou soucis. Il sait que vous êtes deux solitudes. Si sa pensée vous offense, ne la recevez pas, ignorez-la.

Souvent, le soir, seul, penché sur un bout de papier, il lui arrive de penser à l'acceptation qu'il a d'une panne d'électricité même si cela l'incommodé momentanément. De vous, il accepte tout, déjà, au-delà de son entendement. Demain, il écrira encore et sans qu'il se relise, sans que vous le lisiez, il saura encore que vous êtes tout près de lui.

Car ici, tout le ramène à vous: un arbre dans un parc, un vent frais, un homme dans un café, un rêve: celui de la nuit passée. Vous étiez dans son rêve. Dans ce rêve, il s'éveillait doucement en reconnaissant votre main qui glissait sur son corps. Vous étiez doux, silencieux, délicieusement ouvert. Vous étiez beau, il était bon. Il sentait que vous étiez en train d'exécuter la plus belle et grandiose des calligraphies. Sur son corps, la tendre force de



vosre inscription en hyper-ralenti. Il s'est éveillé, juste au moment où vos regards se croisaient dans l'infini des possibilités.

Il vous a écrit et il craint de vous déplaire. Peut-être est-ce cette infranchissable distance qui bâillonne son désir. Il n'avait jamais rêvé de vous, la nuit, dans son sommeil.

Depuis ses dernières lectures, il ressent comme un calme dans la résurgence de son désir, comme si le texte l'apaisait, comme si sa fatigue, en annulant tout possible mouvement lui donnait l'illusion de votre respect plutôt que la confirmation de votre désintéressement, de votre désabusement. Il ne vous demande rien et rien est déjà grandiose. Et même s'il demandait, il n'a plus rien à vous offrir.

Comme c'est curieux et inhabituel... Après la lecture, il n'a pas écrit, il n'a même pas pensé. Il est vrai que des événements extérieurs ont canalisé son action, ses énergies. En lui, l'immuable certitude de votre existence suffit pour que le jour soit plus clair. Il vous évoque sincèrement de tout son cœur, de tout son corps, de tout son être. Il n'a rien à vous offrir que la délicatesse de son amour et il ressent le besoin de s'excuser pour cet état d'amour si cela vous encombre. Il espère ne pas vous embarrasser. Il aime l'attente de votre parole car il sait ce qu'il faut de temps pour admettre simplement l'essentiel.

Il ressent plus que jamais le besoin de s'isoler, de mourir, de prendre soin de lui, de se consoler de toute cette perte. Il ne sait plus pourquoi il persiste tant à lire encore. Les temps sont si violents. Dans cet état des faits, il se sent affaibli, injurié personnellement. Il a besoin de toutes ses forces, de toute sa lucidité pour se maintenir assis alors qu'on le frappe de tous côtés. Pleurer ne

serait d'aucune utilité, les regrets n'engageraient à rien. Il voudrait simplement être un autre, être celui qui ne voit rien, qui ne sait rien, qui ne fait rien.

Dans cet univers, il préfère ne voir personne et vous encore moins. Pourtant, comme cela serait bon si vous tendiez votre plume au bout de son coeur. Il se refait donc encore une fois et vous lui êtes d'une grande aide.

Il désire ce qui pourrait être utile à son bonheur dans l'espérance qu'il saura le reconnaître lorsque cela se présentera à lui. Et puis, il se souhaite plus de liberté, plus de temps pour la réflexion. Il aimerait également ajouter plus de sérénité, d'intelligence dans l'acceptation de son expression.

Il avoue vous avoir menti lors de sa dernière écriture. Peut-être par timidité, peut-être pour vous cacher votre importance, peut-être par respect et pour ne pas vous apeurer. Il dit peut-être ne sachant pas exactement pourquoi. Il n'en demeure pas moins qu'il est mal à l'aise de vous avoir menti et qu'il voudrait se reprendre. Le sujet était votre utilité dans sa vie. Il avait alors affirmé que ce n'était pas vous, que ça aurait pu être un autre que vous, que vous étiez du parcours. Il mentait. L'intelligence de son monde ne pouvait lui venir que par vous seul. Il s'excuse. Il accepte votre déception, il accepte tout de vous. Il se sent si calme depuis cet aveu, il ne s'inquiète plus de la façon dont vous vous taisez.

Il a glissé quelques heures dans la grâce... Il revient lentement dans sa vie, et il sait qu'il a pour un moment retrouvé le centre, réactivé des énergies délaissées, oubliées, abandonnées, il sent qu'il a retrouvé le pays perdu, il sait qu'il a pu vivre pendant quelques éternités toute la grandeur, la beauté et l'infini de votre monde. Il pense qu'il est un être privilégié.

Dans le parcours de sa lecture, le soleil était présent partout. Toute cette lumière, toute cette chaleur dans votre générosité. C'était comme s'il avançait vers vous, guidé par vous. Paradoxalement, il sait qu'avec vous, il lui faut demeurer dans l'ombre. Dans cette avancée, une image venait dans son esprit: un arbre nourri des forces de la terre s'élevant sans obstacle, humblement, sans hâte, sans précipitation, se déployant fièrement. Une croissance vers le soleil, une élévation sans effort. Il vous aime, il s'enracine. Il vous remercie de vous rendre accessible à ce vieil être qu'il est. Vous êtes d'une grande bonté. Il sait vous avoir déçu. Il se sent petit, vous n'avez pas besoin de cette insécurité. Vos lecteurs vous demandent, les autres vous appellent et vous devez vous isoler, vous mettre aussi dans l'ombre, pour vivre un peu. Il sait votre malaise d'être encore quelques fois avec tous, près de tous. Il vous comprend. Il constate qu'il ne peut être celui dont vous rêvez. Il accepte d'être par défaut. Et cela lui est égal car vous lui êtes d'un grand réconfort. Ne soyez pas incommodé, gêné de cette réalité. Aucun de vous n'en est responsable. Il lui arrive de songer à vos paroles. Il a la manie de vous retourner les intentions que vous prêtez aux autres lorsque ces paroles n'ont pas de résonance dans son for intérieur. Ces mots venant de vous, vous appartiennent. Ainsi, il se demande combien de temps il vous faudra pour le constater, pour que vous en soyez excédé, pour que votre rejet survienne. Il oublie si facilement, pardonnez-lui... Il vous appartient dans ses temps libres.

Il comprend vos résistances, elles sont si vieilles, si complexes. Mais il sait aussi que lorsque vous partirez, il vous entendra aussi revenir. Il s'excuse de vous redire qu'il ne sert à rien de l'écarter, il ne vous quittera jamais. Vous

habitez sa pensée, son être, sa vie. Près de vous, il sent les obstacles s'évanouir un à un, les portes s'ouvrir, disparaître, et pourtant il balbutie encore. Il hésite. Il vous craint. Il sait que vous serez impitoyable comme toujours et il vous en remercie.

Il vous imagine tôt le matin dans votre chaleureuse maison luxuriante, regardant l'horizon, les champs, vous chauffant au soleil, vous activant dans une quotidienneté. Dans sa petite quotidienneté, dans sa petite misère, il pense ou il rêve qu'il sera bon de vous rencontrer un jour si vous acceptez de l'aimer, si vous acceptez son silence sans inquiétude.

Il est si lent, il ressent le besoin d'un peu plus de temps. Le temps qu'il lui faut pour vous approcher du bout des doigts, embrasser vos horizons, découvrir vos frissons, palper votre désir, embrasser votre cœur, vous offrir un orgasme. Laissez-le vous aimer, vous découvrir, cessez de reporter la fusion, laissez-le vous plaire, vous oublier. Il dit cela sachant très bien qu'il n'a pas votre beauté, votre grandeur. Il n'a pas la prétention de vous éveiller, juste celle de partager un rien, un inutile rêve: apprivoiser celui qui dit, celui qui le trouble de l'amour exprimé, du rêve qui le meut, qui le maintient. Vous n'avez pas le pouvoir de cette naissance qu'il ne cesse d'espérer.

Il a une envie de se préparer, de se laver, de se reposer, de refaire ses énergies. Une envie de s'étendre, de ne plus penser avant la fête, avant le livre. Et la réalité le somme d'être présent ailleurs, de courir, de s'essouffler, de travailler. Les derniers événements de sa vie lui ont laissé une sensation mitigée et il craint que cela affecte son interprétation de vos textes. Il se sent

d'une grande fragilité, d'une grande vulnérabilité. Un blâme serait fatal. Vous le savez. Il se retient, vous le retenez sans savoir.

Après la lecture, il se remet à peine d'une polarisation intense, entre l'humeur flottante de la langueur, de la lascivité du corps, et la fatigue d'un esprit épuisé, il constate que vous n'avez plus vingt ans, et que vous lui rappelez sans cesse ses vingt ans. Il lui faut être vigilant, tenir compte des situations, les présumer, faire attention. Prendre le temps de vous réapprivoiser sans se heurter, sans se nuire, sans se déranger. Malgré toutes les conséquences, il a aimé sentir dans son corps, dans son esprit, les effets de la lecture. L'hiver, dans ses derniers relents, l'oblige à se pelotonner. Il a l'envie folle de vous relire, de s'endormir avec vous, de rouler sur et sous vous, de se réchauffer, de ronronner de plaisir près de vous. Quelque chose l'en empêche, l'énergie entre lui et vous ne circule pas librement. Il ne peut expliquer ce non-partage. Il sait votre loyauté, votre vérité. Il croit que vous devez sans cesse vous diriger vers ces ailleurs, sa douleur à lui. Dans cet état d'instabilité, de précarité, il doute de son importance. Il vous voue un amour inconditionnel que vous ne pourrez jamais soupçonner. Aucune désolation, aucune déception, aucune responsabilité ne vous incombent. Aucun espace, aucun temps ne peuvent vous plaire. Il s'étire à la surface de l'hiver, dans la profondeur des airs, dans l'infini de votre texte. Il vous parle dans ses promenades, il vous reconnaît dans cet autre qui vous connaît. Une pudeur le tait et le découvre complice. Il exprime sa perception, sa sensation de vous. Il se crispe, entraîne cet autre dans une nervosité qui l'épuise. Il entre chez lui, il accepte votre présence dans son silence, dans sa détente, dans son

intelligence que tous méconnaissent. Il rêve du jour de la libération, il sourit. Il apprécie votre venue dans sa vie comme après une nuit inconfortable on apprécie le lever du jour. Dans sa noirceur il a toujours su que vous existiez, que vous reviendrez. Il ne peut vous reprocher la course du soleil. Il est de la lune. Le moindre travail lui demande une énergie qu'il voudrait retenir. Toute sa santé converge vers la lutte contre le froid, de sorte qu'il aspire à l'hibernation. Il voudrait mourir. Son questionnement n'est plus pertinent, il espère que vous survivrez à toutes les guerres, à toutes les inepties, à toutes les amours, que vous vieillirez sereinement en arrosant des fleurs, en nourrissant quelques oiseaux, quelques arbres, dans l'enchantement d'une rivière. Pour sa part, il n'espère plus rien, ne rêve plus rien, ne croit plus à rien. Plus loin sous la chaleur, d'autres s'affrontent, là-bas on aspire à la fraîcheur, la blancheur, la fixité. On ne rêve pas de semblant de mort, on meurt. Tout devient si futile. Dans ce monde, il a vécu plus qu'il ne l'espérait, il vous a reconnu. Toutes ses peurs, ses analyses, ses amours le retiennent loin en retrait de vous. Vous êtes au large de son désir. Un jour, le lecteur qu'il est, émergera de vos songes, il le sait et il vous indiquera le chemin pour l'atteindre.

Un retour sans répit, il se sent bousculé. Son esprit s'échauffe, son corps demande à se vivre. Vous êtes sa loi. Il lui faut se rasseoir, se rassurer, se consoler, s'orienter, s'écouter. Plus rien ne lui ressemble. Il a besoin de sommeil, d'arrêt. L'engrenage le mène dans un mouvement qui ne lui ressemble pas. Vous êtes si loin de lui et c'est aussi heureux. Il n'a plus l'envie de vous voir, de vous parler, d'échanger, de vous lire. Cela ne servirait

à rien, à rien de plus. Vous savez, vous avez un jour pris son coeur un soir de printemps et c'était déjà l'hiver. Il est vieux et aspire à sa disparition. Il avance en reculant, en se retirant. Avec les années, il prend conscience de son extrême naïveté. Jadis il ne voulait rien vivre de ce qui le hante maintenant. Son monde n'est plus pareil. D'une chose à une autre, le voilà ailleurs. L'émotion surgit d'un passé vivace où vous n'en finissez plus d'habiter. Par dépit, il nie, il recommence inutilement, il renaît dans sa mémoire, il écrit, il vous écrit toutes ses pensées de là où il vous aime. Il a appris de vous. La lumière est votre rire. Son humilité n'est que de votre absence. Il fait si froid, déshabillez-le, libérez-le. Il peut vivre cent ans loin de vous, vous ne lui avez jamais confirmé votre présence; il peut vivre cent ans près de vous, vous lui avez confirmé votre foi; il peut vivre cent ans avec vous, vous lui avez confirmé son rêve. Il délire sa folle douceur, il se pose en libérateur. Il veut vous déposséder de tous ces vains tributs, de toutes ces appartenances futiles, de toutes vos malédictions. Il veut renaître près de vous. Il ne se questionne plus, il vit sans lendemain dans l'espérance d'une fulgurance qui vous fera apparaître. De toutes parts, il se sent assailli, envahi, pressé, bousculé. Calmement, vous réglez dans ses silences, dans son repos, plus rien de vous ne l'étonne. La rencontre de la lecture lui suffit. Cette relation l'attendrit, l'adoucit, ne lui demande aucun investissement tangible. Au détour d'une disparition, il vous reconnaît, il se laisse charmer par votre mélancolie. Il est heureux que vous ne soyez pas un autre. Il vous remercie de vous déployer devant lui. Il ressent un désir inaltérable, un grand honneur, une simple joie. Aussi vieux qu'il sera, il se souviendra que vous êtes celui qu'il savait, et celui

qu'il ignorait. Il vous laisse vous répandre dans son esprit et habiter son corps, il rayonne de vous. Tandis qu'il vous lit, il ne se doute pas qu'une fantaisie imaginée dans son imperfection saura vous charmer. Il vous ressent avant même que vous ne l'exprimiez. Sa vie l'éloigne de tout ce qu'il est et vous ne cessez de vous étaler devant ce qu'il aurait dû ou pu être. Tout est contrainte, contingence, quand ce n'est pas impondérabilité. En lui, la confirmation, au-delà de tout, de votre existence. Il ne peut rien vous demander, il ne peut se retirer car même en retrait vous savez sa disponibilité. Il se sent banal, sans orgueil, sans volonté, sans fierté et il doit avouer que cela le grandit. Il ne joue pas avec vous et comme il aimerait jouer, chanter, rire, danser avec vous. Il cherche le sens de la rencontre. Quelle rencontre? Il oscille entre tous les temps, entre tous les états. Il vous offre une ouverture comme une contradiction, comme une dénégation. Ne riez pas de lui. Adéquatement, dites-lui ce que vous savez qu'il ignore. Il sait votre chaleur, votre grandeur, votre douceur. Cet exil n'est qu'en fonction de son apprentissage, de son retour, de son acceptation. Vous ne le soupçonnez pas? Il est perplexe. Il a de la difficulté à accepter le bonheur, il est soumis à ce qui vous sépare, vous éloigne et vous approche. Sa destinée est d'attendre votre abandon que vous reportez sans cesse. Quelques fois, il s'inquiète.

Il se laisse imprégner, vous revenez le chercher là où il se trouve. Il aime ce que vous produisez dans sa vie. Il aime l'effet de vous. Il lit, il écrit, il vous relit. Il n'y a qu'une voix. La sensation du coeur est une plénitude en soi. Il devient stable. Puis il souhaite résoudre toute possible équation. Il mûrit dans le retrait. Il vieillit. Il perçoit toute amorce comme l'excès d'une intolérance. Il



s'invente un autre, celui de son enfance. Il rafle le peu de souffle qu'il lui reste. Il lit. Il est celui qui écrit.

Dans l'immensité du tumulte, il parle aussi de liberté, d'authenticité, d'amour. Il vit en surnuméraire après les sollicitations. Il ressent le désir de votre retrait. Il est perturbé dans sa routine, déjà si précaire. Il ne sait plus ce qui lui appartient vraiment. Il est au théâtre. Il aimerait vous entendre parler de lui sans hésitation, sans pudeur, sans prudence. Il accepte avec joie de n'être pas celui que vous espérez. Il retrouve l'érotisme de ses apprentissages; avec vous il ne peut rien oublier de l'humain.

C'est jeudi... néanmoins, sans effort, sans volonté, il se laisse guider vers la lecture. Il devine entre les lignes ce que vous cherchez à camoufler, il s'intimide d'une si grande hésitation. Il ne se soucie pas de vous, il sait votre tolérance, vos particularités, votre état. Tout entre dans l'ordre, l'affolement n'est plus. Il s'appauvrit, l'essentiel s'assure difficilement. Il faut croire que rien n'est acquis; il n'a plus la force de persister, de tendre les bras, ni celle de s'isoler, ni de respirer. C'est l'humiliation. Dans cette pauvreté il se sent indigne. Vous êtes si noble. Il aimerait vous présenter à sa mère, mais elle est morte. Il se plonge dans une eau mousseuse. Il se rafraîchit. Peu importe que vous ne sachiez pas. Ne vous en troublez pas. Il vous apprivoise, la confiance viendra lentement. Comme l'animal, il avance, il recule, il piétine sur place, il tourne en rond, il court, il se cache, il revient par l'arrière. Patience et silence. Il revient toujours vers vous, vous le charmez, vous l'intriguez. Tout mouvement brusque pourrait être nuisible. Il se plaît à provoquer un inconfort, un désagrément qui à la limite pourrait vous blesser tous les deux. Comme s'il

mesurait l'amour qu'il vous porte en déclamant la rudesse, l'incohérence onirique de votre présence. Jusqu'où l'aimerez-vous? Il lui arrive de pouffer de rire de ses mots d'amour et de les reconnaître au plus profond de vos mots, de ses bras. Son obstination flanche, il se dépense dans une extériorisation qui rompt le discours et qui l'éveille aux faux hasards. Il ensevelit l'intensité, il annule votre émergence, il s'éveille. Il écrit. Il est celui qui écrit.

**CE QUI RESTE**

## Le retour

Bonjour,

Permettez-moi de vous souhaiter des paisibles retrouvailles avec votre demeure, une maison à réapprivoiser dans la quiétude, la lenteur. En vous retrouvant chez vous, j'ai voulu que vous m'y retrouviez au-delà de cet espace qui nous rallonge.

Ainsi, l'été se termine avec votre départ. Ainsi, vous m'apportez l'automne à franchir, l'hiver aussi. Cela me sera bénéfique. Notre relation sera de silence et de papier.

Je vous demande la permission de vous écrire selon mon besoin, mon désir ou mon urgence. Avec la certitude de n'être lue que par vous seul. N'hésitez pas à me retourner tout cela si ça ne vous convient pas. Je ne veux aucunement vous engager dans cet échange.

Nous savons que nos rencontres ne seront plus le fait d'un hasard, d'un café, d'un lieu, de bonnes connaissances mais que l'événement sera de nous.

Je suis reconnaissante de votre disponibilité. J'assume votre amour dans la solitude, un amour peuplé de vos mains calmes, apaisantes, fortes, posées sur mon corps inconnu.

J'apprécie votre prudence. Vous êtes honnête dans votre tendresse, dans votre bien-être. Nous ne sommes pas de passage. Par moments, je tremble encore de vous.

Je vous écris quotidiennement des mots qui ne vous parviendront pas tous. Des mots que vous saurez retrouver dans mes autres textes. Je ne renonce à rien.

L'intimité que nous recherchons est dans la nudité sous toutes ses formes. Ne vous oubliez pas. Le respect est acquis entre nous depuis toujours. Sachez me faire jouir de notre différence. N'appréciez aucune de mes capacités d'acceptation ou d'assimilation ou encore de compréhension. Vous ne le pouvez pas. Imposez-vous simplement, vous êtes de ma race. Mais espérons que la continuité de notre lien conviendra dans chacune de nos vies. Notre amour ne peut être lourd, il ouvre sur des horizons vert et blanc. Ce soir, j'aimerais vous faire une lecture jusqu'à ce que le sommeil s'empare de vous. Et puis, je vous regarderais dormir moelleusement.

Nous sommes présentement une semaine avant votre départ et en même temps, puisque vous me lisez, vous êtes arrivé chez-vous. La

correspondance autorise le différé. C'est la nuit, j'ai fait plein d'exercices, massé mes pieds longuement jusqu'à épuiser mes mains: je vous attends demain. Nous choisirons à notre convenance un vin, un lieu... Vous aviez raison, il pleut.

Bon retour

Post scriptum

Je ne m'engage également à rien dans la première proposition. En tout temps, je peux mettre fin au courrier, je n'ai aucune obligation, je me réserve aussi le droit de reprendre les textes. Vous seriez très aimable si vous pouviez y mettre de l'ordre. Il suffit seulement d'un peu de classement. Si vous collaborez, n'oubliez pas: je peux en tout temps y avoir accès. Si vous hésitez, que ce ne soit pas par réaction mais plutôt par une pulsion intérieure. Surtout, ne me répondez pas. Si je n'ai aucun retour, je conclurai que vous acceptez ma proposition telle que présentée.

Aujourd'hui, j'ai inventé le rêve. Je meurs et cela vous laisse sans inquiétude. Je retarde la nuit, vous n'êtes pas dans mon lit. J'excelle à sacraliser l'attente. A la radio, la neuvième... le chœur va bientôt commencer, je vous laisse.

Fin d'après-midi

Comme cela serait bien de se retrouver après le travail. Juste quelques heures... marcher l'un près de l'autre dans la ville, s'égarer, flâner, vous prendre détendu, vivre un peu avec vous ces odeurs de la terre, cette fraîcheur de l'automne. Dans ma relation avec vous je veux mettre le meilleur de mon être. Mais dans ma vie les voix alternent, il y a comme un court-circuitage de temps, d'époques, sans souvenir des entre-deux. Je travaille sur ma présentation. J'apaise l'éloignement, j'enveloppe.

Dans un rêve, vous marchez, dans le couchant du jour, dans le désert; je vous regarde, vous marchez sans me regarder, vous avancez vers moi. J'élève lentement le bras droit, ma main s'ouvre, vous approchez. Sans un mot vous passez près de moi, sans me regarder; vous êtes las. Je pose ma main sur votre épaule, vous n'avez pas cessé de marcher. Maintenant je marche avec vous, au même rythme que vous. Il est bon de vous aimer. Peu importe qui vous êtes; j'apprécie votre arrivée. Je sens que nous amorçons une relation à la mesure de notre grandeur.

Question de respiration, ne me parlez pas encore, pas maintenant. Pendant que je regardais l'eau couler, la rivière s'est tarie. Et je vous espère comme une oasis. Il est vrai que je rigole de tant d'émotions; vous savez, l'amour est risible. Vous êtes immuable. Je me désiste sans cesse.

Sans signe de vous.

Aucune lecture possible. Somnolence. Tout est écrit puisque tout est dit.  
J'admire votre assurance, votre désabusement.



Octobre

Minuit.

Je sais tout de vous, de votre corps qui craque, de vos yeux inclinés, de votre peau, de votre odeur, de votre texture, de l'humidité suintante de vos pores. Je sais tout et je ne vous dis rien. Je fais juste regarder un peu plus, avant de me taire. Mais je ne vous vois plus. Je ne veux plus vous voir. Je vous porte, je me construis en me nourrissant de vous, en me nourrissant d'ailleurs.

Minuit

Vous marchez dans votre maison, lentement, au ralenti, en prenant grand soin de sentir vos pieds sur le sol. Talon d'abord jusqu'aux orteils, doucement; vous marchez ainsi. En vous un sentiment extrême de panique. Vous voulez vous étendre, pleurer, ne plus rien voir, ne plus rien penser, juste être près de moi, sentir ma main sur vous, mon souffle. Cette distance vous épuise, vous coulez sans fracas. Ce soir je gazouille, je ne doute plus, je soutiens votre dérive. Vous vous enfuyez davantage et pas encore assez. Inévitablement je vous blesse, je vous trouble. Minuit... vous marchez.

Rappelez-vous, mon frère. Souvenez-vous jadis de cette femme assise sur un banc public. Vous savez, celle qui ne bougeait pas, celle qui respirait à

peine. Nous avons hésité à aller vers elle, nous étions restés à l'écart, attendant une éternité, n'osant rien. En chemin, vous preniez furtivement ma main, je la retirais discrètement. Rappelez-vous nos regards; vous disiez: " ... ". Je ne sais plus exactement comment. Vous aviez formulé cela de manière à apporter la confusion mais je me rappelle. Vous étiez subtil avec ce sourire dans vos yeux, et pourtant, et pourtant vous ne pouviez être plus explicite. Je n'ai rien inventé, j'ai entendu clairement, nous étions euphoriques, juste après elle et nous. Vous parliez de magie, de chasse-galerie. Nous étions débranchés. Et de mille façons et de mille intonations différentes, vous me disiez votre amour.

#### Minuit

Vous marchez. Dans le chaos du deuil, dans le silence. Je refuse de jouer le rôle de la défunte. Je vis.

Vous êtes là, ici et ni tout à fait là, ni tout à fait ici. Mais moi je suis en vous, avec vous.

Depuis quelques jours, un héron passe à l'aube sur la rive opposée. Je dors peu. J'aime ma fatigue, votre détresse me charme. Jamais je ne me suis sentie si près de vous. Vos pensées m'emportent dans leur flottement, ailleurs, juste à l'intérieur, ou peut-être entre deux.

Lundi

Je n'ai plus l'envie de me mesurer au silence. Je n'ai ni sa présence, ni sa puissance, ni sa science. Je suis seule. Je vous écris. Je vous suppose. J'aime vous savoir loin, je ressens la lenteur de toute assertion. Il pleut une lassitude au creux de mes bras.

Peut-être aviez-vous raison. J'ai froid. J'en suis désolée. Depuis votre visite je suis convaincue de ma beauté. Je vous en remercie. Je m'adoucis, je me voile, je mens, je mûris, j'aime. Je vous aime. Je n'ai rien à prouver. J'ai du travail à accomplir.

J'ai l'impression de nous installer dans une misère affective incommensurable. Je ne comprends pas, je ne comprendrai probablement jamais ce qui se passe entre nous. Est-ce moi qui croyant vous avoir reconnu ai fabulé le rêve d'une réalité bien morne ? Est-ce vous qui voulant échapper à la douleur m'avez repoussée jusqu'aux confins du vide ? Je ne sais pas. Nous sommes deux piètres intellectuels qui cherchant le naturel, le bâillonnent et l'excluent. Si après tout cela la mort rôde, il ne faudrait pas s'en étonner. Tout a déjà été dit. Nous savions que cela ne pouvait convenir. Maintenant nous ne pouvons pas considérer cela avec détachement. Le corps a ses attentes, le corps a ses malaises, le corps a sa mémoire.

Mardi.

Je vous ai aperçu hier, vous portiez les séquelles d'amours mort-nées, d'amours intermèdes. Nous sommes deux solitudes endormies. Vos soins ne sont plus appropriés . Nous sommes si étrangers, cela me gêne de vous écrire. Notre énergie est circulaire, nous sommes un cercle, un serpent qui se mange la queue. Vous arrivez de loin, nous sommes si vieux pour nous exposer une fois de plus à la souffrance.

Tous ces textes me rendent mal à l'aise. J'ai l'impression d'écrire dans l'intimité de la multitude. Finalement, je pourrais dédier toute cette correspondance à tout autre, car tous nous nous rejoignons. Mais de toute façon tous ces écrits sont des brouillons. Tout m'échappe dans ce calme à vous aimer. Dans ce calme à être nulle part. Nous ne pouvons habiter aucun lieu. J'en suis bien à l'aise. Notre espace est différent. Regardez où vous vivez: cet air, ce vent partout, cette pluie venue de l'Est, ce ciel. Vous me manquez, votre voix, votre corps, votre bouche, vos mains, votre rire, votre sexe, tout de vous me manque mais en aucun temps je ne voudrais vous avoir près de moi. Je m'arrange très bien de ce manque, de cette misère.

Neuf heures quarante,

Le facteur m'a rapporté une lettre insuffisamment affranchie. Trop de mots, trop de contenu, trop de lourdeur, trop de poids. Il y a toujours un prix à payer, et ce n'est jamais le même.

Je pleure de ne pas savoir; j'ai ouvert l'enveloppe, j'ai relu et j'ai décidé de la poster à mon père. Mais mon père est mort, j'ai donc brûlé la lettre.

J'aimerais que vous me retourniez tous mes textes. Sans faute. Ne gardez rien, ne reproduisez rien, ces textes m'appartiennent.

Merci

## Il pleut

J'ai du travail sur mon bureau qui attendra, au moins jusqu'à demain. J'ai couru toute la journée. Ce soir, j'ai senti le temps se changer petit à petit, il pleut. Il pleut toujours lorsque votre regard se courbe.

Pendant que je vous écris, vous coulez doucement hors de moi. C'est douillet et je suis si calme. Votre odeur partout, votre sourire sur mon visage, votre puissance encore en moi. Un peu plus loin, vous baignez dans l'épuisement, dans la présence de mon corps absent. Vous êtes las. Votre désir nous dépassait.

Depuis votre dernière visite, je conserve votre retenue dans la nuit, votre fatigue, votre pensée suspendue, vos mouvements dans votre corps si long. Je vous aime, avec le temps cela se confirme en grâce. Je vous remercie d'être et de l'être près de moi quelques fois.

Un rêve du passé me ramène à une situation anodine. Je séjournais alors dans la maison bleue près de la mer bleue. C'était en avril ou en mai. Une nuit de poésie, de chants, de théâtre... enfin, je ne sais plus ce que j'y faisais. Après, alors que tous m'entouraient, vous aviez avancé vers moi, sans me regarder, vous parliez de corneilles... C'était, selon vous, le seul enseignement que vous pouviez me transmettre. Me transformer en corneille...

Vous aviez ajouté que cela était charmant, et aussi qu'à chaque endroit que vous quittiez une corneille vous attendait. Je ne vous entendais plus. A cette époque vous mesuriez ma force par la douleur ou le ridicule que je supportais sans espérance. Je ne comprends toujours pas aujourd'hui.

Je devrais cesser de vous distraire, ne plus vous écrire.

Je devrais attendre, comme la corneille, votre manifestation, ou le temps de vous étirer jusqu'à nous, le temps que vous nous oubliiez. Mais je sais que rien ne vous presse, la course appartient aux autres.

En vous espérant un bon séjour dans cette autre ville.

Votre nom, celui que je ne dis jamais, un nom d'arbre près de l'eau.

J'apprécie votre discrétion, personne ne doit savoir, personne ne doit nous voir. Je n'ai rien à vous dire de nouveau, je suis triste, je suis lasse. Le monde est malade. Près de moi une femme dort. Elle est blessée . Elle sera opérée demain. Elle dort enfin. Toute cette énergie pour se reconstruire. J'ai mal. Elle dort maintenant, depuis une heure seulement et le monde continue...Et les traces s'estomperont, et la souffrance s'envolera. A cette heure votre main me serait d'un grand recours.

Ne croyez rien de ce que je vous dis. A cette heure, je ne voudrais personne près de moi. S'il m'était possible, je poserais mon souffle ailleurs et j'aimerais pleurer sans raison, dans le vide, dans l'absence. Demain sera différent. Demain...

Vingt heures quarante. Demain. Je n'ai pas pleuré, je n'ai pas dormi. Je n'ai rien pensé, pas encore. La douleur d'une autre a tout raflé. Je n'ai pas la capacité de la délivrer. Les regrets n'engagent à rien. Je m'assoupis dans la clarté d'une modification mentale.

Légère diminution de la production de textes dont vous êtes le destinataire, trois mois, quatre en réalité. Cela me permet de me consacrer à un autre travail, de ne plus fractionner mon temps. J'apprécie l'ignorance de votre quotidien, je vous en remercie. Je vous imagine à la maison, à la



lecture, près du feu, descendant l'escalier derrière le rideau de verdure, en va-et-vient dans la maison rouge. Dans votre univers, la lenteur règne. Et puis lorsque vous étendez votre regard sur les champs, vous me rejoignez. Nous nous rejoignons à cet instant précis où votre regard longe l'horizon.

C'est dimanche, il pleut, il vente comme une musique d'accompagnement, pour de si vaines pensées... Le silence et la solitude m'interpellent toujours.

Bonjour, monsieur,

Mercredi

Le jour s'étire à peine. Une vieille pointe de tarte au citron s'est répandue sur la table. Tout suit le rythme de mon être, tout me ressemble. Ça traîne, ça s'effiloche un peu partout. Ce sont les vestiges d'un temps d'arrêt. Un cerne autour du lavabo me rejoint. C'est sans effort. Mes épaules s'affaissent, mon échine se courbe, mes jambes ne supportent plus le poids de la création. Même mes rêves m'échappent.

Mercredi. Ecrire la facilité de me rendre à mon lit, vous écrire la difficulté de vous reconnaître en ce jour.

Je n'ai plus le réflexe de vous apaiser, de vous nommer. Je ne dis que des inepties. Je me sens bien ce matin, comme un état qui accompagnait certaines de nos rencontres. Un café fort, bouillant, et la lecture d'un texte où il est question de rapport à la mère. Vous savez, cette interprétation qui nous avait mis en si grand désaccord, celle qui vous avait tant outragé.

Hier, pour la première fois depuis notre rapprochement, notre vouloir rapprochement, j'ai fait l'amour. Je pensais à vous, je pensais comme vous aviez scellé mon corps à vous. Je n'en souffrais pas. Il neigeait une sérénité rayonnante après la libération, la disparition.

Je reprends la même route: les livres et l'exclusion de l'écriture. Notre relation aura circonscrit la seule question sans réponse, parce que n'appelant aucune réponse.

Hier, l'homme percevait un jugement en moi. Je remercie la nature de permettre dans la confusion que le nécessaire advienne. Il n'y avait qu'un refus d'accueil total. Les gens sont si démesurés: ils veulent tant avec si peu. L'ouverture ne vient que de l'être. Ce que je recherchais: vous exclure.

Je vous ai promis de ne plus vous écrire. C'est donc toujours la dernière écriture.

Monsieur, voulez-vous me faire parvenir mes textes avant que le jour ne m'appartienne plus. Soyez aimable, je vous en prie. Il m'est pénible d'être à la merci de votre futur.

Il pleut

Monsieur, cher ami.

La présente est pour vous signifier que je n'accepte pas les commentaires que vous n'osez me transmettre à l'égard de mes textes. Cette histoire de corps de la soirée dernière a amorcé la libération. Notre rencontre n'est pas de l'ordre de l'espérance et encore moins de la désespérance. Elle est plutôt de ne pas être.

Ce soir, je me demande si nous avons réellement besoin de ce rapprochement physique. Ne brouillons-nous pas l'essentiel ? Vous faites profession d'enchanteur moi celle d'amoureuse inconditionnelle. Et nous savons tous les deux que rien n'existe au-delà de nos mots. Et nous savons que ceux-ci sont insuffisants pour vivre notre amour. Je n'ai rien demandé de ce que vous m'offrez. Je demeure debout, droite sur une montagne, les pieds dans le roc. Je ne peux céder.

Quelques mots qui briseront encore notre silence, je m'en excuse. Je ne parlerai pas de passion, la passion est morte un soir d'automne et c'était déjà l'hiver. Je ne parlerai plus de nous. Nous n'avons jamais existé. Je vous écris pour me taire, pour vous parler de cette couleur de l'air. Quelque chose fait que l'on ne sait plus, qu'on doute que la beauté soit ailleurs, aux alentours, autour. On se tracasse de ce qu'on n'a pas. Je ne parle plus, je me

tais. Le rapprochement des corps... je m'en soigne et j'en tremble et j'en suis mal à l'aise et je le vis en privilège. La détresse est omise de ma réalité.

## AU PRINTEMPS

Bonjour, mon ami,

Comme cela est étrange. Je vous vois aimer, mourir et reprendre vie. La mort est trop complexe dans notre monde. Il faut mettre de l'ordre dans son passé, organiser notre misère. Inlassablement nous reculons dans l'avancée. N' en soyez pas excédé. Vous n'êtes pas seul à ne pas lâcher prise. Vous le savez, l'éternité nous est donnée par fractions, par segments, et pourtant nous savons...l'absolu ne saurait être fragmenté. Ce qui m'échappe dans cette relation... peut-être l'envoûtement, l'enchantement, la séduction de vos mots. Depuis votre connaissance, je ne possède rien de plus, rien, et pourtant... Je m'allonge dans votre absence, et je crois que notre manque y est allégé, je crois que nous sommes à panser quelques blessures liminaires. Cela ne peut qu'être sain, cet isolement, ce retrait; et vous dites que nous sommes deux, que nous sommes alliés, que les armes sont déposées mais je sais qu'elles n'en sont pas moins à portée de mains. Nos intentions sont bonnes, pures, mais notre acte macule la blancheur, à moins que nous ne voulions sculpter de l'air, et encore... il nous faut réapprendre à oublier, ne rien demander, juste la gratuité, avec la lune devant soi et la rupture de ce qui n'a jamais été lié, reconnu. Cesser l'éparpillement. Mais je vous sais et cela me remplit d'aise. Et puis, il y a ce savoir, cette certitude de vous rejoindre en tout temps et peu importe le temps. Je suis déjà de votre passé, de votre avenir en ce moment précis. Ne riez pas, votre rire a le pouvoir de désamorcer ma parole.

Bonne nuit

J'ai ouvert toutes les fenêtres. Par amour. Je n'ai porté aucun jugement, aucune condamnation... juste cette constatation: mon impuissance à vous aider, à vous aimer. Je sens pourtant dans nos corps le même besoin. De grâce, je vous en conjure, apprenez à lire. Car je ne peux renoncer, ni me soustraire, pas encore. La pérennité est dans l'interprétation du temps ou de l'errance. Nous n'avons rien à nous enseigner et comme nous apprenons mutuellement... Le savoir du même, le même savoir. La présence à l'autre constitue la fragilité de l'arrimage que nous tentons de réaliser: ce mouvement d'être.

Nous devrions étirer une longue plainte qui s'étendrait sur toute la surface de la terre, un gémissement qui nous reviendrait en se mêlant au vent.

Décortiquons-nous, éventrons-nous l'impalpable? Doutons-nous de l'incroyable? Nous n'avons jamais eu la foi. Aucune. Si ce n'est que croyant vivre nous avons tué l'innocence. Je persiste pourtant à nous croire purs, tordus mais purs.

La connaissance de vous m'est venue dans vos silences. Le silence ennoblit.



Comme le temps passe. Déjà avril !

C'est le retour des inséparables. Mais ce n'est plus la petite "ellipse", ce n'est plus le gros "lapsus". C'est quand même du pareil au même. On répète, et après nous, d'autres répèteront.

A la maison, les plantes participent à ce regain d'énergie de l'extérieur. Certaines ont même des envies de floraison. J'ai une envie folle de nettoyer, d'aérer, d'étendre le linge à l'extérieur, de me reposer, d'aider la nature dans la fonte. Entre deux bancs de neige, je respire. L'hiver aura été long et lamentable. Le gel aura occasionné quelques bris. Et puis maintenant, dans le dégel, des canaux s'obstruent, d'autres en voulant être rapides se fraient un chemin en méandres qui les étirent et les retiennent plus encore. Dans cet univers, la pensée qu'il n'y aura plus de fin me soulage. Le calme reviendra. Nous nous refaisons. On se vide à donner, on s'épuise. On devient mendiant. Les soins adéquats proviennent de l'isolement, de la retraite, de l'ombre.

Maintenant, suspendue dans l'immobilité, c'est un peu la ruine. Un monde à rebâtir. Je ne ressens aucune inquiétude. Je récupère tout de vos dires. Ainsi, si vous êtes poète et guerrier, alors je suis le maître. L'automne reviendra mais cette fois-ci vous y serez allégé. Je détiens une part de votre détresse. La mort sera moins présente. Vous êtes incrédule. De votre mutisme vous observez en désœuvré la révocation de votre fonction chez

moi. Il faudra un long instant pour mettre de la joie dans tout cela. Il fallait bien qu'un jour quelqu'un m'achève innocemment. L'hôtesse est morte, la boîte est fermée. Les gens vont ailleurs perpétuer leurs habitudes, combler leurs manques, faire occuper leur temps libre. Cela ne me servirait plus d'aller à droite, à gauche. Une saison est peu de chose dans l'amour qui se désagrège. Vous aviez raison: je ne fais que mourir depuis ma naissance. La brûlure est innée mais je ne m'habituerai jamais...

Le temps passe, je vous sens à peine. Dans le silence, votre présence n'est plus palpable. Je me sens délivrée petit à petit. Je reste dans les décombres. Le soleil d'avril sur tout ça. Ne cédez à aucune urgence, à aucun moment. Demeurez droit et rigide. N'oubliez jamais votre fermeté.

La maison est propre. Les pinsons sont charmants. Et puis, il y aura le suivant, comme une compulsion. La distance grandira entre nous, nous nous perdrons au large. Nous songerons alors tous les deux à l'impossible fusion, à l'impossible harmonie. Dans mille ans, cela nous fera sourire.

Rompre le silence pour rompre. Au moment où tous nous entourent, où tout nous incite à l'action. Nous voulons mourir. Nous voulons nous isoler, nous retirer. Surtout nous reposer l'un de l'autre. Je possède une joie impartageable, un plaisir indicible. Un temps d'arrêt. Votre élégance provient de la façon que vous avez de vous taire, de vous absenter, de vous abandonner dans mon discours. Je vous aime par défaut de me reconnaître.

A la mesure de mon besoin, je vous quitte. Vous avez avancé vers moi comme une mère. Mais le rêve ne peut périr, quelques mots subsisteront toujours. Malgré la rupture je vous demeure disponible. Rien n'est résolu. Rien ne peut l'être. Je respire encore, en moi, ce besoin ineffable de mourir. J'égrène le temps, taisez-vous.

Vous écrire encore, répondre à votre subite et inattendue demande. Le monde ne change pas. Vous me savez.

Aucun regret, aucune honte, aucune mélancolie ne règnent en moi. Pourquoi serais-je amère ? Vos mots sont un rituel dès leur arrivée, je les brûle.

Je ne conserve rien de vous. Les seuls mots sauvés sont les miens, ceux du retour. Merci, la page est tournée.

Soyez plus tendre, je sais que vous souffrez. Je plains celui qui vous suivra.

On prend des années pour aborder un être. Je vous plains.

Jeudi

Bonjour ou bonsoir,

Je ne sais pas si vous prenez votre courrier le matin ou en soirée. C'est jeudi en huit, je vous écris moins, votre présence est moins prenante dans mon univers. Après la rencontre, une plénitude suit. Nous avons replacé les choses. Je déraillais, je dérapais, conditionnée par tant de nos mères. Un reproche est né. Un glissement s'est produit. J'en suis désolée, honteuse. On n'apporte pas toujours ce que l'on croit, tant nous échappe. Nous avons tant de barrières à ouvrir, tant d'autres à dresser que l'épuisement reviendra. Vous me dirigez au coeur de mon ignorance. Par manque de pudeur, j'attendais votre compréhension sans jugement. J'oubliais que vous êtes autre.

Le geste d'écrire est mouvement vers l'autre, il est millénaire. Il est d'avant la parole, d'avant la vie. Il vise une réappropriation et il est don. Je vous offre des brouillons, ma pensée à l'état brut. Je suis fière de l'amour que je vous porte. J'aime votre rébellion. Vous m'amusez. Votre formation vous conditionne à la généralisation. Vous vous perdez dans la masse, vous croyez si naïvement que le tout est identique à toutes ses constituantes. Je suis unique, vous aussi. Ce n'est pas un autre que j'aime et ce n'est pas vous non plus.

9 heure 45

Bonjour mon amour

Sans inquiétude, j'aime votre silence, j'aime le manque de vous. Il est neuf heures quarante-cinq, je suis en retard, un déjeuner reporté de quelques heures. Personne ne m'y attendait. Je cours après mon propre temps. Je m'invite et je manque mes propres rendez-vous. C'est que j'ai tout mon temps.

Je vous aime dans une douce atténuation.

Nous glissons sur des chemins parallèles. Je sais où vos pas vous conduiront mais je ne sais rien de votre itinéraire. Ni du mien. Malgré notre volonté, nos vies sont liées par notre refus de nous engager. Notre incrédulité n'y peut que s'effondrer.

Qu'advient-il de vous lorsque vous revenez de moi ? Je ne comprends pas quand vous parlez de passion, de capacité de production, d'angoisse. Je suis condamnée à vous aimer. Cela ne peut convenir toujours.

22 heure 40

Tous nos actes sont inexistants, tous nos gestes sont hantés par la peur de se méprendre, par la crainte d'être sa propre victime. En ce sens, notre rêve est aussi notre piège. Nous sommes assurés de détenir l'un et l'autre l'ultime connaissance. Nous ne détenons pourtant pas le même savoir. Seule notre intuition sauvegarde notre désir.

Néanmoins, je ressens un charme ou un amusement à vous écrire. Tous ces préliminaires à notre rencontre constituent en eux-mêmes notre essentiel, ce qui explique que la proximité nous aliène l'un à l'autre, nous menace dans notre entendement.

J'appréhende le moment où vous demanderez à me voir. Je sais que nous serons des étrangers.

Souvent, vous m'épuisez, vous me videz, vous m'excédez.

Un seul reproche, la manière que vous avez de me quitter. Un départ se prépare. La mort a droit à ses préparatifs. Je suis dans un autre lieu, une poussée fait que je ne peux éviter la chute dans le vide et vous me propulsez sur terre.

Je travaille à vous rendre absent. Le monde affectif m'effraie. Tout est une question d'interprétation, la vérité contient ce qu'on veut y mettre. Et il y a de la place pour tout.

Peut-être que voulant détacher, je ne fais que ficeler, nouer ce qui inextricablement nous lie. Je m'en excuse et je vous répète: l'amour vise le détachement, le don. Un autre moment je dirais tout le contraire. Je vous affirmerais qu'il faut de l'attachement, de l'appropriation, de l'appartenance, de la reconnaissance. Je vous dirais alors que je vous aime pour ce plus et qu'autrement je ne vous vis plus. Il est vingt-deux heures quatre. Je suis à un spectacle de danse.

Un autre que moi, VOUS, s'entête.

C'est curable. Mais, ici, dans cette semi-obscurité, je rêve. Il faudrait que je revienne. Les corps sont des pures fantaisies. Comment faire pour me réveiller? Je ne vis pas d'obstacles, par sécurité, par prudence.

On ne parlera pas toujours de la même chose... (grand soupir long, las) il y a tant de choses.

Dehors, un arbre dénudé offert au vent, au froid, au gel, ne se rit pas de moi. Sur la scène, les corps se vautrent dans une lumière bleue. J'ai envie de tendre ma peau, d'exécuter quelques arabesques au ralenti.



Je reviens d'un long voyage, une longue amnésie. Là-bas, au seuil de la délivrance, on ne parle pas de la mort. On la sent s'infiltrer. La forme s'use. Dans mes mains, la volonté de vous reconnaître.

Trois jours, depuis votre colère ! Vos pieds étaient posés sur le calorifère, vos bras croisés, votre regard fixe, à votre grand regret. Moi, j'étais avancée vers vous, frileuse, un filet de voix chevrotante. Sur la table, un cercle, un demi-cercle. deux pâles reflets d'un mouvement ou d'un moment où la pose était différente. Deux cernes du quotidien qu'une quelqu'une effacera.

La seule ouverture: les taches de café que vous laissiez et que j'ai effacées du revers de la main.

## Fin de journée

Quelque part au nord d'un continent, vous êtes en deuil. Le deuil isole, referme. Tout ce travail mis en oeuvre dans la réaction à une perte ! Dans ce processus, faut-il vous dire que la réalité doit l'emporter ? Et que je suis de cette réalité... Le deuil sert de passage au détachement, il vise la libération. Peu importe ce qui s'est produit entre nous, peu importe ce qu'il adviendra de nous. Dans cette relation, j'ai appris, j'ai grandi.

La journée a été magnifique. J'aurais aimé que vous y soyez. Mais il y a vos peurs. Inlassablement vous répétez le même scénario. Et moi je vis d'accalmie. Je n'ai plus le désir d'éduquer, de me débattre. Je ne veux qu'être là où je suis, telle que je suis; mais la nudité est un état fragile, évidemment, on risque le ridicule.

Un an à peine, une vieille histoire, on ne peut s'habituer ailleurs, ni autrement. Mais ailleurs on réentend les mêmes mots, on refait les mêmes gestes; autrement on espère y croire.

Comme j'aimerais vous parler, vous rencontrer, vous refuser ou juste savoir que mon rêve aime le vôtre. Votre silence convoque ma parole, mon apparition. Je tourne en rond. Je glisse sur des parois lisses, je chute, je remonte, je n'ose plus vous parler, je m'étrangle.

A chaque fois que je vous vois partir, je vous entends aussi revenir. Nous nous tournerons toujours vers notre désir, notre mort pour vivre. Par défaut de rien, si peu et déjà trop, je me méprends. Est-ce la maladresse qui de l'ouverture de vos bras a provoqué cette contraction de votre nuque? Je vous le répète: la noirceur, c'est tellement d'entretien. Il n'y a pas d'obscur pur. Il est aberrant de constater que dans cette interrogation vous êtes le dernier à interroger, parce qu'absent, parce qu'oublié. Je ne sais plus où vous êtes et votre regard me chavire, me bouleverse, même si posé plus tard, même si posé dans l'impuissance de m'atteindre.

La rencontre ne peut être maintenue, ni encadrée, ni régie par quelques lois. La rencontre, quelle rencontre ?

(Après quelques réflexions...)

En vérité, je dois vous avouer que je ne suis plus bien dans cette relation. Tout cela est prématuré. Je suis plus lente. Rien n'est plus évident. Votre monde n'est pas le mien. Comment concilier la solitude et la plénitude. Nous sommes porteurs de deux fosses insondables, nous ne pouvons résoudre cette béance.

Le courrier qui vous parvient m'incommoder. Je songe à y mettre fin. Cela ne m'attriste pas. Les vrais fous se cachent dans leurs maisons.

L'automne encore, déjà, comme depuis peut-être toujours. Cette fatigue, toujours la même. Cette désolation retrouvée et cet hiver tout près. Je ne vais pas très bien. J'ai l'impression que tous mes deuils sont faits et que je m'attarde à les maintenir présents en ressassant mon passé. Des milliers de chemins m'ont détournée de moi, de vous. L'automne vous ramène-t-il à moi? Vous m'échappez. Notre conversation, notre complicité me manquent. Vous savez tous ces plaisirs d'avant le rapprochement, d'avant la torture. Comme si de nous ne subsistait que l'avant.

C'est votre anniversaire, je ne sais que vous souhaiter. La mort serait le souhait le plus plein et le plus tendre. Je vous reviens après votre départ. Tant d'événements vous dépassent, vous surpassent. Où allez-vous? Vous ne demandez rien, mais on aura des exigences. On vous demandera un dû. Vous le savez, vous l'espérez, en grand sacrifié. Finissez-en avec les tragédies! Nous vieillissons, mon ami. Bientôt nous n'y serons plus et toute cette misère aura été vaine. Vous méprisez la vie. Plus rien de vous ne m'étonne; depuis votre visite, votre inconscience vous blesse, vous préparez la tempête. Laissez donc les tragédies aux Grecs. Ils font mieux que vous.

Lors de votre passage, je n'ai rien senti. Rien. Est-ce le détachement que nous espérions?

Je puise dans mes nuits la continuité de notre amour. Vous le savez, en créant nous rompons sans cesse. A ne pas vouloir répéter, à ne pas vouloir nous souvenir, nous édifions une oeuvre. J'ai passé la nuit dans le désordre de nos retrouvailles à venir.

Ainsi, dans mon espoir, nous sommes deux êtres qui se tuent en présence l'un de l'autre. Nous nous revoyons un après-midi de grands vents. Sans parler, vous prenez place dans mon territoire. Nous ne disons aucun mot; nous nous regardons dans l'éclosion de notre désir, nous n'approchons jamais trop près de l'autre, mais nous progressons doucement, comme si nous étions seuls; et pourtant nous savons tous les deux qu'il n'en est rien. En aucun temps cette réalité ne pourra échapper à notre conscience parce qu'elle nous envoûtera de façon omniprésente tout le long de notre rencontre.

Notre seul acte en présence l'un de l'autre sera un acte d'écriture; longtemps nous écrirons l'un près de l'autre et la nuit et les repas et le sommeil viendront sur nous sans un mot, sans un geste, et nous palperons alors notre désir.

Ainsi, des jours durant, nous écrirons sans jamais lire l'autre. Et aucun texte ne sera oblitéré, vous repartirez avec vos mots et la douceur de notre désir et nous aurons vécu plus que nous l'espérions et notre folie ne cessera de nous habiter.

## Silence

Mardi

Je dis souvent: je ne sais pas, je sais. Mais je ne vous dis pas tout ce que je sais et je ne sais pas tout ce que je vous dis.

C'est lundi, vous êtes apparu dans mon territoire... un bref passage. Qu'avez-vous fait malheureux ? Je n'ai plus le sens du présent qui me caractérisait. Quelque chose en moi me retient.

Mardi, je m'étonne de vous retrouver dans mes pensées. Vous y êtes comme si jamais parti, comme si la conversation n'avait jamais cessé. Je me surprends à murmurer des mots tendres qui ne peuvent plus vous adoucir. Vous ne savez plus.

Novembre, nous sommes tous dans le gel.

Que dire? Une impression... Qu'est-ce qui nous retient ? Communication ou manipulation ? En vous, cette impression d'insister, les mains ballantes, les jambes molles. Vous demeurez là et c'est sans appel, et c'est sans retour. Que vous répondre? Une impression: la futilité de notre importance.

Tout est sans importance. Il fallait me convaincre du contraire. Il fallait vous taire. J'ai l'intention de quitter la région, j'espère que ce n'est pas pour mieux rester.

Silence, je vous raconte: tout a commencé hier. Allongée sur le divan, confortablement, mollement. Lumière tamisée, sans bruit, juste ce qu'il y a de nécessaire. Avant, tout avait été réglé vite, précisément, pour ce moment, libre dirais-je. Il y avait près de ce divan, des livres, du papier, des stylos, tout; tout y était et pas plus, un thé glacé posé sur la table.

Vous avez alors ouvert un livre et vous le lisiez, mais, j'ai bien remarqué, vos yeux se sont levés comme appelés par une voix absente; vous teniez les lèvres entrouvertes. Vous vous immobilisiez dans ce discours à vous-même, je n'ai rien remarqué d'autre, j'ai juste épié cette façon de revenir à la lecture, à soi, à moi. Moi, je ne disais rien, c'est-à-dire, je ne parlais pas. Je voulais m'effacer, ne plus y être et y être plus encore. Le téléphone a sonné, un vacarme, il y avait un autre qui parlait projets, passions, souper, marche, lecture. Excusez-moi. Vous m'emportiez avec vous dans votre façon de mendier les mots. Je n'ai toujours pas parlé, juste... regardé, et puis il y avait cette chandelle. Vous aimez la flamme, j'ai allumé un cierge, blanc jauni, juste pour vous, juste pour qu'un peu plus tard, il ne reste rien que vous et moi, cette lumière, et nos regards se rencontrant à un point précis sans qu'ils se rencontrent vraiment. Douceur ! Nos yeux se sont posés sur les gouttes de cire qui dégouлинаient de ce chandelier, acheté je ne sais plus où. Ce n'est pas vrai, je sais. Mais l'endroit semble si banal, si anodin, sans saveur, sans odeur, incolore que lorsque je vois vos yeux se poser, se retirer et revenir malgré vous sur cette flamme, j'invente moi aussi pour moi un autre moment antérieur.



Le soir a été long, bon, vous n'avez pas dormi, juste somnolé entre le livre et la réflexion.

Bonjour.

Doucement, on glisse dans la plénitude, sans volonté d'y renoncer, avec la même ignorance au coeur. Ainsi je vous aime sans crainte sans peur sans foi. Je vous regarde m'aimer et je sais qu'ailleurs il n'y avait pas ce partage, cette jeunesse. Il me semble naturel de vous voir là, absent. Je crois que nous avons ce même goût de petit feu à l'ombre du jour. Nous sommes libres de toutes tensions parce que nous ne vivons qu'au niveau de l'aléatoire. Je sais ce qu'il faut de déploiement d'énergie à nous savoir disponibles et inaccessibles. Seule la mort pourra nous délivrer. Vous avez tari la production, elle s'empile dans un tiroir. Que vous êtes maladroit. Je refuse d'entrer dans votre ordre.

Je n'ai rien à vous dire. Je parlerai de l'attente des textes qui ne me reviennent pas. En serez-vous le messenger? Je vous rappelle qu'en principe, aucun mot ne devrait les accompagner. L'attente compromet l'unité, l'harmonie. Vous ne devriez pas vous attacher. Et puis, n'oubliez pas qu'aucune reproduction n'est autorisée.

Fin de saison

Bonjour,

Dans le prétexte de vous souhaiter les meilleurs voeux pour la prochaine saison. En vain les mots s'alignent, en vain ils s'accumulent. Je ne réussis jamais à cerner et encore moins à fixer l'invisible. Toutes mes tentatives sont vouées à l'échec. Votre critique semble s'y épanouir en toute aisance. Pourquoi dévoiler ce qui ne peut apparaître ? Ce qui ne pourra être. Pourtant, j'ose croire que vous seul demeurez dans la clarté du rêve. Entre-temps, il y a toujours un quelconque pour assouvir le besoin de tendresse. N'en souffrez pas. La seule magie me parvient de vous. Certaines nuits, quand je regarde l'immensité, je ne peux croire à notre importance. Recluse dans la multiplicité, je demeure au seuil du silence. Mais l'osmose passe toujours par les corps. L'abîme des êtres est le seul lieu où l'autre accède, plonge et s'épuise. On se perd dans les abysses et on ne veut plus remonter à la surface tumultueuse. L'immutabilité. Il nous faut nous sevrer de l'habitude d'aimer. Cela nous est néfaste. Je marche dans la ville, je pense à vous. Sans trop savoir, sans trop comprendre, je pleure. Il fait si froid. J'attends passivement votre manifestation, celle qui ne devrait jamais venir, ou trop tard.

Vous êtes l'arbre mort, sur ma route.

A votre dernière plainte, je réponds: l'intelligence d'un esprit se reconnaît au travail qu'il suscite chez l'autre. Puis-je ajouter que vous n'êtes pas de tout

repos. Si je ne peux plus écrire comme il me convient, alors je ne peux que refuser de vous adresser ces textes.

L'effet de la distance provoque le rapprochement. La semaine est marquée par la nécessité de vous retrouver pour me reposer. L'extérieur a une prise incalculable sur notre façon de vivre. Je pense que nous sommes divisés mais qu'un lieu nous rassemble. Je ne sais comment vous dire. Vous me comblez. J'écoute, puisqu'il le faut. Pincez-moi, je vous aime.

Ma façon de m'exprimer provoque à votre égard le souci de la retenue. Il me plaît de susciter un déséquilibre dans votre pensée. Vous venez de si loin. Malgré moi, je m'abandonne et c'est peut-être contre vous. Comme c'est étrange, ces métaphores que nous employions simultanément ou presque. Je ne désire que prolonger votre présence. Je sais, vous êtes aussi de matière, vous avez une forme.

Rien ne nous presse. Je ne ferai que ça, vous écrire. Nos rythmes s'emboîtent parfaitement: au même moment vous me lisez, vous me calmez. J'aime votre ignorance, je vous écris pour qu'un jour, sans me regarder, vous sachiez.

Je vous reconnais. Partout il y a de nous. Pourtant nous sommes des êtres seuls. Toi, l'autre, il y aura toujours quelqu'un d'autre pour... Je repense à cet autre, cet homme qui se voulant moderne, actuel, ouvert, m'avait demandé dans la nuit si j'étais clitoridienne ou vaginale. Et moi, moi, dans la banalité

décevante de cette interrogation simpliste, j'avais répondu: moi, moi, je suis mentale. Rappelez-vous nos rires, notre complicité, et le jugement irrévocable que nous portions sur cet autre. Un autre. Tout un monde. Et c'était rigolo dans le sentier sur les vallons qui nous amenait à cette rivière où vous disiez que tout était si merveilleux. Rien, je n'ai rien vu de paradisiaque, une rivière en eaux mortes, des grenouilles, de la vase.

Bonjour,

Ma clarté n'est pas votre limpidité. J'ignorais que je pouvais vous déranger. Hier, rappelez-vous maintenant, entre cette lumière et ce désir de dire quoi, à je ne sais qui, pas à moi. Et puis, cette urgence de dire des banalités, préoccupations qui ne regardent et qui ne touchent que l'autre. L'enfer c'est les autres, disait l'autre. Vous êtes cet autre. Vous prenez trop de place. Toute la place et moi je souris béatement, j'aime que vous preniez ainsi, familièrement, délicatement. Hier, rappelez-vous, il faisait si froid, vous avez ouvert la porte, pour changer l'air, les odeurs, mais tout était figé, immuable. Je vais m'endormir pour... fuir, on ne devrait pas dormir, libérer toutes ces choses puis sans savoir, sans contrôle, je parle maintenant de tout autre chose, je sais, je me mens sans vraiment me mentir, je veux vivre et je sais qu'il n'y a pas assez de certitudes. Alors, je meurs et persiste, et vous voilà, vous ne voyez pas, ne souffrez pas, ne sentez pas que le monde, le mien, vient d'éclater.

Dehors, le vent soulève une poussière de glace au ras du sol. Il y a trop de choses, trop, trop de mots, qui ne m'habitent même pas. Juste cette paix aujourd'hui, cette préciosité du moment d'écrire pour ne pas dire l'autre, pour ne pas dire.

Bonjour.

Hier, en marchant dans une conscience nébuleuse, j'ai, sans m'en rendre compte, prononcé des mots d'une cohérence hallucinante: votre nom. Simple mot anodin qui recèle tous les pouvoirs, un mot... et la forme était présente. Un mot qui déchirait la nuit trop blanche.

Je vous sais dans la confusion. La compréhension viendra plus tard. En attendant, nous sommes en plein délire. Jamais on ne parviendra à circonscrire les alentours. L'amour n'est que l'interprétation d'un malentendu, d'une mésentente.

De toute façon, il fait moins trente degrés. Dans pareilles conditions, seule la chaleur peut nous sauver. On ne peut retenir la joie, surtout quand c'est un courant d'air.

Et puis, je suis si belle dans votre amour. J'annule les possibles dans la hâte de vous retrouver devant la feuille blanche. Je préfère défier tous les parcours. Je ne crains pas de vous décevoir, je ne crains pas d'y être déçue non plus. Dans ce processus, notre liaison ne peut pas être une perte.

Depuis quelques jours, je ne poste pas tous les textes, je me censure. Je m'offre les plus tendres.

A bientôt.

Prenez grand soin de vous.

Avec calme.



## Une simple histoire

Si la solitude acceptée permet de retrouver la liberté, il n'en demeure pas moins que "rien" n'est possible et que tout est toujours à recommencer. Comme un goût d'accablement au creux du présent. Seule la rupture du discours pouvait engendrer notre éveil. Notre pensée même est mortifère. Vous le savez, le présent ne se vit qu'au passé; au moment pensé, il est déjà de l'histoire. C'est parce que l'autre ne voit pas, ne comprend pas qu'on le contacte. L'incompréhension nous détermine un chemin vers l'autre, nous oblige à communiquer et c'est alors que l'on explique, qu'on nous explique. Tant que la parole demeure, l'entendement ne pourra être. Je vous le dis: l'incommunicabilité est l'état le plus divin que nous pouvions atteindre. Ne plus parler, et peut-être... être entendu. C'est dans le mystère de notre solitude que l'orgasme advient et aucun autre ne peut savoir mieux que chacun de nous-même. L'insondable est inépuisable en nous.

Nous n'aurons jamais d'avenir et le présent est déjà refoulé. Je vous aime pour cette clémence que mon regard pose sur le monde ce matin. Je vous aime dans la complicité d'une intelligence que tous méconnaissent.

Je suis dans une bonne période. Je me sens bien, je me sens seule. Par instants je me réapproprie mon corps, mon coeur, mon vide. Je doute de ma grandeur mais jamais de mon bonheur...

J'ai appris à embrasser la fatalité et à craindre les faux hasards. Je n'aspire qu'à prolonger ma situation actuelle. Mais déjà, l'amour me manque... comme une inscription dans ma faute, comme une estampe indélébile sur mon âme.

Il y aura donc un autre et encore un rêve. Il y aura donc aussi ce retour à soi, après, après.

N'oubliez pas: nous sommes pour aimer, n'essayez pas de me changer, cela se fait et de toute façon, s'opère malgré moi. Plutôt, pensez à tous ces espaces que nous ne pourrions combler lorsque nous nous reverrons, songez, mon frère, à ces vides où il y aura incommunicabilité. Pour ces moments, je vous remercie. La complication vient de la résolution de la simplicité. Faites vite, la conjoncture est bonne.

Mutilation

Bonjour,

Vous avez raison: toute discussion serait de l'ordre de l'explication. Il faut tourner la page, passer notre tour. Tout n'a été qu'un enchevêtrement de mots. Deux mondes se retrouvant sur le banc des accusés, sans juge et pourtant condamnés.

Il ne sert à rien de questionner; tout est sans appel, sans réponse. La fermeture tout comme l'ouverture prétendent à la totalité. Rien ne peut alléger la situation. Fuir demeure l'acte le plus sain. Nous ne pourrions résoudre le conflit. Nous nous sommes égarés. La simplicité s'est perdue dans les dédales de la contradiction. Mais vous savez, l'indifférence ne viendra jamais. L'appel s'articule autour d'un mépris et la dérision s'élève. Nous murmurons l'écho ineffable de notre assujettissement. Et pourtant..."On ne s'ouvre jamais trop à l'amour."

Notre élévation est l'expression harmonieuse de l'affirmation, de la négation. La pénétration des corps aura apporté ses limites, ses pressions, sa magie. Je ne doute pas de votre amour, ni de votre mépris. Ils sont indissociables dans notre claudication.

## MISE AU POINT

Je crois vous avoir formulé clairement: la paix, seulement un peu de paix. Par contre, je dois avouer n'avoir jamais vécu une année si tumultueuse. L'ouverture, l'abandon, le rejet, la fermeture, l'amour sont tous acceptables sans le mépris. Vous êtes si dramatique! Toujours votre urgence de rompre à la moindre affirmation de nos limites, à la moindre confrontation. Laissez, je vous indiquerai le moment opportun. Vous m'insultez. Votre subtilité diminue. Vous m'offensez. Observez le langage de nos corps, le rythme de nos coeurs, nos frissons, il faut peu pour que la volupté advienne. Taisez-vous. Au pourquoi, au comment, au qu' est-ce donc, nous avons la réponse. Il nous faut l'assumer et prévoir. Nous réussirons de justesse. Nous sommes à la merci de tant d'impondérables. L'éventuelle grève des postes menace plus que notre communication.

Il nous faut poudrer les lits d'odeurs, de mollesses, allumer le feu, y installer une grande marmite. Pendant ce temps, de l'autre côté de la rue, un homme ajuste sa marche à celle d'un enfant. Soyez sans crainte, dormez. Je veille à ce que tout soit ramassé, nettoyé. Il ne faut pas nous voir. Laissons le hasard guider nos pas, avec en mémoire nos corps qui s'ignorent. Il est dommage que vous ne puissiez pas vous retenir, désolant que vous ne puissiez vous abstenir.

Bonjour,

Il est des moments que l'on ne peut partager. Il est des moments. Voilà ! J'ai récupéré les mots. Comme si miettes par miettes, je ramassais les morceaux d'un tout... Récupérer, se réapproprier ses propres mots d'amour. Cela vous semble si déplacé. Remettre une main, un oeil, réentendre son passé, garder les traces, se regarder surtout, se percevoir plus tard. Pouvoir se reconnaître, se retrouver et ne plus s'y reconnaître. Evaluer les répercussions. Pour mon seul plaisir puisque cela ne vous enchante plus. Je vous remercie de m'offrir les mots les plus précieux, les plus doux qu'il m'est donné d'entendre. Ainsi va la vie. Rien ne change, juste quelques nuances; heureusement ! on ne s'y retrouverait plus, on ne s'y reconnaîtrait plus.

En vous lisant, j'ai souri par moquerie, par ironie, par compassion. Rien ne se finalise. Plus tard vous constaterez que quelques odeurs, discussions, confrontations, formes ou complicités me feront apparaître de nouveau. Tout se poursuit. Je suis une vieille femme si seule. Je ne nie rien, il n'y a rien à nier. J'ai peu à vous dire, tout à lire.

Peut-être ne pas oublier, peut-être oublier qu'il n'y a plus de nécessité et qu'à notre insu, nous saurons nous retrouver.

La vie n'avait pas besoin de nous et c'est en me cherchant que je vous ai trouvé.

Un mot

Bonjour,

Mon dieu! Que vous êtes volubile. Tous ces rêves, tous ces espoirs, ces réflexions. Il est tard, je me prolonge dans votre nuit, vous rompez, je me désole, vous me survivez. Il ne saurait être question de cause à effet. Votre parole me retarde, alors que je m'obstine à atteindre la paix. Au coeur de votre discours, l'intrication de tous vos désirs. Vous m'apeurez. Vous arrivez sur mon chemin, celui où j'ai posé les pierres une à une; mieux, je prétends y avoir choisi chaque grain de sable qu'elles contiennent. Vous arrivez, vous m'arrêtez, tant de travail devant moi. Il est vrai que j'ai plaisir à vous sourire. Il est vrai que l'angle peut varier, il est vrai que je peux dévier. Mais je ne sais plus, ma pelle entre mes mains, je crains de me tromper. Vous me dérangez, taisez-vous.

## Le passeur

Bonjour !

Depuis votre passage, j'ai espéré un signe, un mot, une lettre, un téléphone, rien. Je ne vous attends plus, alors vous vous manifesterez. Vous êtes passé maître dans l'art de frapper. Ainsi vous ne visez qu'une seule fois et votre geste est précis. Sans effort vous atteignez le centre. Vous détenez mon achèvement.

Je m'empêtre dans mes grossièretés, je remonte lentement vers la lumière. J'ai fort besoin de retrait, de vous.

### Mercredi des cendres

Bonjour,

Je ferme les yeux pour mieux poser mon regard. Pouvions-nous être modulés plus imparfaitement? Le silence me ramène à vous dans le paradoxe d'avoir tant à dire, à taire, dans la folie du partage de la conversation muette et dans le rêve aussi de nos corps retrouvés.

Mercredi des cendres...

Comme un résidu après la flambée, la combustion, le feu. Puissiez-vous renaître de ces cendres et vous élever au dessus du chaos, vous ouvrir vers l'autre sans crainte, sans doute.

Un texte comme une sollicitation... une convocation... une provocation. Comment vous dire sans susciter d'émoi, de drame ? Est-ce à force de répéter que votre compréhension adviendra ? Dans votre monde, vous êtes fermement résolu à interpréter tout autrement ce que je vous offre. Cela vous appartient. Il m'est vain de me débattre avec une image. Je vous laisse avec vos icônes jaunies. Dans mon monde, la tendresse n'a jamais perdu personne. Dans mon monde, on ne demande pas: on se tait. Votre hantise peut se résoudre sans explication, sans compréhension. Je ne tiens pas à vous voir, vous le savez. Plus je vous vois, plus la misère s'installe. C'est le règne de la grâce: le difforme, l'infirme, le malade trônent sur nos autels.



Emue de renoncer à la parole, de retrouver le silence, de vous retrouver. Emue de n'y voir qu'une parcelle du drame et de ne pas en être contaminée. Sommes-nous porteurs d'angoisse ? pourvoyeurs de tourments ? Ou est-ce le signe qu'en nous quelque chose cède ou résiste ? Est-ce accorder aux mots une trop grande importance ? Ou l'effort de révéler l'inexprimable ?

Monsieur, je ne tiens pas à décortiquer; pourtant, que vous me semblez sceptique! N'ayez crainte, j'accepte votre rythme, je ne veux rien brusquer. Votre irritation passera. Nous balbutions alors que l'essentiel est d'un tout autre ordre.

Monsieur, un arbre ne se rit pas de moi. Il laisse le vent prendre sa dernière feuille, il laissera le gel cristalliser sa sève et il demeurera là sans l'angoisse du printemps, de la certitude de son retour. Je ne suis plus désolée, pourquoi être désolée ? La compréhension reviendra.

## Bleu

Bonjour,

Peut-être aviez-vous raison. Ce qui s'avérait être une tranquillité joyeuse s'est détérioré à notre contact. Nous avons beau essayer de couvrir les ecchymoses, la douleur nous bleuit l'âme.

La nuit dernière, vous habitiez mon rêve. Vous étiez assis sur un banc public, silencieux, seul. Je marchais avec une amie lorsque je vous ai aperçu. J'eus envie d'aller vers vous. Je n'en fis rien. Passivement vous observiez. Je songeais alors que la joie de se voir était tout aussi grande que celle de ne pas se vivre. Quelque chose nous a ramenés à quelques civilités: nous nous sommes salués. Puis, je suis entrée chez moi. Vous êtes entré dans une chambre d'hôtel. Nous avons la même démarche, les mêmes gestes et les mêmes pensées, mais il n'y avait que moi qui le savais.

Bonne journée.

## Perte

Bonjour,

Bonjour excitant et mordant comme ce bon vieux printemps. Enfin la tempête est terminée. Bientôt je ferai quelques pirouettes sur le balcon, sur l'herbe. Nous avons reçu beaucoup pour ce qui ne devait jamais se dire, ce qui devait être confiné dans l'ignorance.

Mais la tendresse, le silence, la douceur, l'aisance nous attiraient en dehors de notre réalité. Cela ne pouvait nous suffire. Un baume se répandait dans la totalité de nos vies.

Nous étions voués à l'attraction, à l'invisible, à la préciosité. Cet amour n'arrivait pas à s'accommoder de nos vies.

J'aime votre façon de dire et de taire, j'aime le sérieux que vous y mettez. J'aime vous faire soulever par mes ultimatums, par mes taquineries. Sans que je puisse l'expliquer, je m'emploie à perdre l'homme qui s'approche trop près de moi. Ainsi, demeurez sur le seuil. Ne m'effleurez pas. Il y aura un temps où je pourrai percevoir dans votre regard l'appréciation de mon être.

La vie est une indéfinissable vraisemblance trouée de mémoire, un pâle reflet d'un miroir sans tain éclaté. Rappelez-vous, je ne me souviens pas d'avoir oublié, à moins que...

## AVERTISSEMENT

Imaginez une table blanche. Voyez-la. Imaginez maintenant que cette table n'existe pas, plutôt qu'elle existe virtuellement. Dans votre pensée, cette table devient laiteuse, lumineuse, transparente, pure. Elle irradie une chaleur, une énergie. Elle est là sans y être. Maintenant, imaginez un écran blanc, immense, géant. Il vous entoure de partout, de sorte que vous ne pouvez le capter dans son entier. Cet écran serait l'envers d'une sphère et vous y seriez au centre, à l'intérieur. Cet écran pourrait représenter l'univers. Imaginez maintenant que cet écran, tout comme la table, n'existe pas, qu'il est virtuel et que toutes ses inscriptions sont également du virtuel mais que tout peut y être potentiellement.

Mes textes sont une mise en scène de mon monologue, ils n'appellent aucune réponse. C'est pourquoi toute cette expression n'aura jamais de fin. Ne vous en déplaie. Je ne veux rien vous communiquer, je n'aspire à aucune finalité. Je ne peux me taire, comment taire ce qui parle à l'intérieur ? Mon seul but, tuer toute possibilité de communication. Je n'ai pas le don d'ubiquité, mais j'y travaille, je ne peux maintenir la transcendance, mais ça viendra.

Lorsque vous parlez, vous parlez de tout autre chose. Pourquoi me décevoir ? Imaginez une brèche en vous, une plaie morbide. Cette faille donnerait accès à votre être et c'est par là que je passerais pour vous aimer.

Comprenez-vous, ce n'est pas vous que j'aime mais celui qui pourrait être vous.

Cessez d'exhiber des loques, de mettre en scène des guenilles qui ne m'appartiennent pas et qui d'ailleurs ne me font même pas.

Ce n'est pas à vous que je m'adresse. L'amour donne accès à la plénitude, à la virtualité. Au nom de la communion, vous tuez l'amour.

Prendre le temps de vous parler et savoir que vous ne répondrez pas. Quand on commence ailleurs, on croit que là-bas c'est déjà terminé. La boucle en se bouclant dénoue un noeud. C'est la lassitude qui nous emportera. Vous ne saurez plus vous reconnaître. Nous laisserons aller alors ce qui ne peut nous atteindre. Sans déchirement, sans fin, sans...

### Imploration

Bonjour.

Vous êtes là pantelant, terrassé par un vide lacunaire que vous tentez de parfaire ignominieusement. Je suis là implorant la nécessité de la suffisance. Votre ignorance vous pavoise, j'invoque une lumière, une hésitation, une pause. Ne soyez pas irascible, vous le savez fort bien, vous êtes en train de traquer, d'anéantir notre amour. Repentez-vous sans regret, nous sommes si vulnérables, si fragiles dans ce temps si douteux, qu'on ne sait plus, mon ami, s'il vente ou s'il pleut, s'il éclaire ou s'il tonne.

Nos mémoires sont écorchées de ne plus se souvenir de leurs morts. Je ferme les yeux pour mieux vous voir. Pouvions-nous être programmés plus parfaitement? Pouvions-nous nous écarter davantage?

Rappelez-vous... entre vous et moi: l'absence, le silence, la distance, les mots des autres, la présence des autres, le corps des autres. Entre vous et moi le temps inlassablement coule et la mélancolie fait son nid. C'est l'amour qui nous a initiés au sacré, au secret. Le lieu nous était interdit. Pourrions-nous encore croire au rêve, à l'abandon, au don? "Acta est fabula". Nous sommes deux exilés errants. Rien ne peut nous délivrer de l'errance. La vérité nous paralyse dans l'action.

Quelques gaietés au grand air suffisent à changer notre vision du monde. Nous formerons toujours un nid douillet ailleurs. Nous oublierons. Mais la

chaleur, la volupté, la langueur, la lenteur nous appelaient, nous rendaient disponibles. Et puis cela était bon, tellement bon.

Bientôt février, un léger mauve dans le blanc.

Vous ne souffrez plus, la symbiose s'est opérée. Et pourtant, vous portez la demande de par votre nom, comme une prière. Par le mien, il persistera un flottement d'absence, une évaporation de l'air. Plus rien ne nous concerne. Les lémures de nos multiples envies revivront ailleurs, encore, encore et toujours. Faisons vœu de silence. Quelque chose en nous est plus vieux que nous. Aimons-nous simplement.



## Disparition

Bonjour,

Partir sans laisser d'adresse, sans même savoir son départ, sans même savoir que l'on part. Comment vous expliquer ce que déjà vous avez interprété. Est-ce la résistance, la faiblesse, l'opposition, est-ce la peur, la platitude ou la bousculade? Avec le temps, je crois que seule une fantaisie pouvait me faire oublier nos rendez-vous. Hélas, je n'ai aucune excuse à vous présenter, aucune. Je regrette profondément, je déplore la perte de ce temps précieux passé à des inepties sans pareilles alors que l'essentiel se disait malgré et contre moi. Je ne sais comment recueillir tout ça, je ne peux vous offrir un dédommagement et je sais qu'il n'y a aucune reprise possible.

Je crains que le hasard nous remette en présence l'un de l'autre. Je n'ose plus vous regarder, ni vous reparler et pourtant je me sens prête à vous retrouver... Je suis en rédaction, je pense à un deuxième lecteur, je pense à vous.

## SANS PREJUDICE

De la distance où je suis maintenue par votre désir, je vous aime, cela se voit, cela se sait, cela se tait. Oubliez-moi, le détachement est un concept, comme la liberté, qui ne concerne que l'énergie que l'on veut bien y déployer. Notre amour est une ombre déchue de ses pouvoirs. Vous savez, la séduction ne peut mentir. Elle n'y aurait aucun intérêt, ou peut-être celui de sa mise en forme. Je vous défie d'incarner notre fascination. Oubliez-moi. La taquinerie m'envahit. J'apprécie votre rébellion, vous êtes un cristal qui, à l'insu du gel, réchauffe.

Chut!

Quelque part, dans le vague d'un continent, une vieille femme apeurée se penche sur un vieil arbre. Elle aimerait être avec cet arbre, elle désirerait être forte et pouvoir le soulever, le ravir à la mort.

Quelque part au large des îles, un vieil arbre abattu voit une vieille femme le désirer. Il aimerait vivre cette femme tremblotante. Il souhaiterait plus de souplesse pour se mêler à elle, au vent.

Je vous remercie de votre visite. Je suis sensible à la générosité de votre temps, à la disponibilité de votre beauté et sagesse. Nous sommes si seuls, si fatigués. Je suis épuisée, pauvre. Mes mains sont vides. Mais quelquefois mes mains s'ouvrent dans une ultime offrande, alors j'écris. Je n'ai jamais cessé de vous écrire. Je réécris la rencontre, la dernière, l'unique. Vous savez, celle où nous ne parlons pas, celle où il m'est naturel de vous prendre dans mes bras, de vous toucher, de vous embrasser, d'entendre votre souffle, de sentir ma vie se calmer. Celle où je vis cet amour qui n'en finit plus de mourir. Celle où nous rions parce que cela nous honore.

Se revoir dans un prétexte amical et constater l'immensité de cet amour, constater que tous les possibles demeurent ouverts. Taisez-vous, je n'ai rien dit. Un seul mouvement peut rompre l'équilibre. Il nous faut être d'une grande prudence, d'une grande réserve, porter attention à nos pensées mêmes.

Après votre départ, je suis sortie marcher dans les rues, il faisait nuit, j'étais encore au ralenti lorsque je suis rentrée chez moi. Le sommeil n'est pas venu cette nuit-là. Toute la nuit je vous ai écrit. Toute la nuit je vous ai aimé. Après tout ce temps, une délicatesse, une fièvre m'habitent encore. J'aspire à la délivrance, j'implore l'oubli, l'ignorance, j'invoque la mort. Car nous ne voulons pas nous incommoder avec ce débordement incommensurable. Et puis, avons-nous le goût de réclamer la tangibilité de cet érythème spirituel, ce frottement de nos âmes.

J'aimerais peut-être juste rendre grâce de cette magnifique nuit blanche qui n'aurait pu se produire sans votre visite, sans votre départ.

Rappelez-vous, mon amour, comme vous étiez ce soir-là: étendu, offert, ouvert. Les fenêtres étaient vertes d'un été si musical. Je lisais pour m'endormir, pour vous être plus présente. Nous étions si bien, si gracieux dans cette avalanche de vertus. Lorsque nous avons voulu concrétiser tous ces probables. Alors, débute la mise en forme de l'ombre. Sans me regarder, vous avez dit, par élégance, la déconfiture de votre être et que cela vous était égal la douleur, la douceur.

Je sollicite votre assiduité. Tout est une question de présence, ne décrochez pas. Oubliez, supportez votre déception, demeurez ainsi ouvert, offert. Alors seulement nous pourrons nous être utiles. Vivez ailleurs un nid que vous ne pourrez jamais achever. Car vous le savez, aucune proposition sociale ne peut convenir à notre lien, à notre parcours, à notre absence.

Je comprends que je vous attire et vous apeure. Il m'aura fallu, moi-même, quelques décennies pour m'accepter. Je ne sais pourquoi, dès que vous vous approchez je m'obstine à mettre en branle un mécanisme de rupture. En vous suppliant muettement de ne pas m'abandonner.

Mais, rappelez-vous, mon amour, comme vous étiez ce soir-là: étendu, ouvert, offert. Moi, je lisais pour m'endormir, pour être présente.

Qu'est-ce qui fait que vos états d'être m'important autant ? Je m'inquiète de votre tristesse, de votre sort. Je ressens une douce inclination vers vous. Je m'attribue le pouvoir de guérir les plaies les plus profondes des guerriers les plus valeureux. Mais, vous savez, je ne possède aucune faculté de la sorte. Je compose difficilement avec mon propre destin. Il m'arrive de croire que nous ne pouvons pas mourir davantage.

Vous dites regretter les oiseaux de votre enfance. Par dépit, vous vous laissez séduire par une autre vie, une autre tendresse et c'est ainsi, de deuil en deuil, que se confirme votre aliénation. Inlassablement vous appelez le noir, la mort, le blanc. Inévitablement, je recule, je vis. Je ne veux rien vous offrir dont vous auriez à vous départir. Je vous dis simplement que les oiseaux reviendront.

Bonjour,

Avec désolation, je constate votre acharnement à mettre fin au mépris, à l'angoisse, à la souffrance, à résoudre ce désarroi qui vous perd. Vous ne faites qu'engendrer une autre infortune. C'est dommage, cette appartenance à une quelconque poursuite. Vous ne pourrez pas ainsi éclairer notre amour. Nous glissons sur et sous toutes les lois, ne le saviez-vous pas ? Apaisez-vous, il n'y a pas d'autre alternative.

Après la demande, je me suis étendue dans le ridicule. Après... il y avait à la télévision "des souris et des hommes". Rappelez-vous: pour un peu de douceur... on meurt. Après, pour la première fois, sans bruit, sans souffrance, sans comprendre, à mon insu et sans que j'en sois étonnée, j'ai pleuré: j'ai démissionné. Comment tout peut-il entrer dans l'oubli quand je ne me rappelle pas avoir oublié, un jour ? Cette relation est de la meurtrissure, comme un murmure à la surface d'un lac plat, une blessure inerte, sans coagulation, à jamais blessure vive.

Je souffre, je ne peux me reconnaître dans cette gracieuse détresse. Vous me laissez au seuil de l'extase. J'observe la rigidité venir en vous. A quoi servent les mots ? On ne peut retenir la mort. J'écope pour les femmes du passé et celles de l'avenir. J'accepte passivement votre empêchement de vivre. Selon la demande, je préfère partir sans bruit.

Nous retirer, le temps que vous compreniez quë de cette lointaine promiscuité, vous ne pouvez me posséder, ni nous séparer.



## Démission

Bonjour, mon seul et unique amour.

Il me fait grandement plaisir de débiter ainsi. Que se passe-t-il ? Que d'inquiétudes ! Si je n'écris plus, c'est que je n'aime plus. Mais cela n'empêche aucunement le désir de vous rejoindre et encore moins celui d'être plus près de vous. Ne vous inquiétez pas de notre amour, ayez foi en la logique des accidents. Résignez-vous à me croiser au carrefour d'une rue, apaisez votre doute. Le réconfort de votre tourment ne peut qu'être dans mes bras. Abdiquez. Il ne peut y avoir deux maîtres. J'ai l'impression que vous ne comprenez pas. Ai-je tort ? Je m'ennuie tant de vous mais je suis incommodée de vous l'écrire. Vous ne sentez pas l'ordre qui nous régit. Nous nous aveuglons à force de nous donner de l'importance. Nous nous décentrons d'un centre en déséquilibre. Nous n'avons aucun but, aucune pertinence.

Nous aimons notre amour, nous aimons nous le dire dans la persistance d'une écriture continue. Et pourtant, je ne vous écris plus, c'est-à-dire, je ne vous poste plus les lettres. L'idée de l'amoncellement de tous ces textes, ailleurs, m'embarrasse.

Vous le savez, la femme est morte, ne subsiste d'elle que cette inquiétude d'être, de pouvoir être.

Je n'ai aucune honte à vous aimer. Vous êtes, sur ce point, dans la confusion. Je sors d'une retraite, je recommence sans cesse, je n'oublie rien ou si peu, je recrée par mémoire la complicité, l'apprivoisement et je vous aime sans fin. Je me moque de vos craintes, de vos jugements. Ils n'ont aucune raison d'être puisque je vous reconnais.

La plus grande douceur qu'il m'est donnée, est celle de ce moment où ni le temps ni le lieu ne se nomment. Ce moment où nos corps s'unissent. Sans la pensée, vous le savez, rien ne pourrait être. C'est le corps qui permet à l'amour de s'épanouir et qui permet également de remettre le discours sur le chemin de l'être, du savoir et de la vérité.

Et pourtant le temps se marque sur nos corps, et pourtant le corps a le pouvoir de tout brouiller.

### Supplication

Et le coeur d'osciller, et le corps de chavirer au moment de la perte, au moment de la quiétude du don. Nous sommes obnubilés par l'absence de nos regards sombres, sans lendemain. Et le corps de s'étirer et notre sang de s'éclaircir dans la fierté, dans l'arrogance, dans la volupté.

Je ne reconnais plus votre voix, je n'entends plus votre rire. Autour, la terre se fendille, la terre craque, la terre en appelle à l'eau, à cette eau portée par le vent de l' Est. Je respire difficilement, je rêve, je brûle.

Dans le territoire voisin, des grandes zones sont considérées sinistrées. La terre.partout, en manque, en attente de l'éclair aveuglant, du tonnerre abasourdissant. La terre... et moi assoiffée.

Mon ami, vous donnez si peu, avec parcimonie, juste de quoi survivre à notre prochaine rencontre. La mélancolie m'imprègne, je ne me reconnais que par vous. Vous êtes ma mère, ma maison, ma mort.

Je vous envoie une enveloppe pré-adressée, timbrée, pour que vous puissiez vous libérer de cette profusion envahissante de mes mots. Vous n'avez qu'à glisser le tout dans une boîte postale de votre parcours.

Retournez-moi l'expression de mon propre désir, de ma passion. Je vous en remercie à l'avance.

Bonjour monsieur,

Ce qui m'attriste, c'est de vous entendre discourir sur les modalités de notre relation à travers les lunettes des conventions sociales. Devant le malaise on se réfugie dans la facilité. Ainsi, vous étouffez notre amour.

Depuis que notre communication s'est axée sur nos sentiments, depuis que les émotions sont devenues le centre où converge tout notre échange, nous parlons d'amour avec détachement et nous y excellons. Je vous entends nous conseiller un plus grand recul pour que nous puissions devenir les témoins de...

Nous travaillons à notre disparition avec comme seul repère l'espoir répétitif de l'union. Cet espoir, comme une trace dans la pensée de l'autre, je pense à vous qui pensez à moi et je vous aime là où vous ne pouvez m'aimer car il n'existe pas de monde comme celui que je vous vis, celui que vous me dites et celui que nous écrivons.

Rappelez-vous, Valentin était un martyr, un grand sacrifié. Il nous faut immoler notre amour, abandonner notre bonheur. Glisser dans la morne soumission. Je vous le dis, nous sommes une vieille rivière aux rochers polis par le temps. Rien ne peut nous écorcher, une pierre étale la blanche chaleur et nous invite à la sieste.

Samedi...

Indifféremment, insensiblement, d'un mouvement continu, mon regard coule sur le temps suspendu. Il n'y a pas de totalité, pas plus que de vérité. Vous créez une bien vilaine habitude de relancer la discussion selon les principes sociaux. Une langueur flottante devrait être présente dans votre réflexion . Il n'y a pas de lois qui nous régissent. Dites-moi, n'est-ce pas toujours agréable de nous revenir. En voulant un cadre, vous construisez la porte qui ne pourra que se fermer. Vous injectez des parasites, des bactéries qui nous élimineront sous peu.

Vous savez, le recours aux services de la pensée publique crée une dépendance, une servitude. De sorte qu'il nous devient normal d'être éclaboussé de la merde des autres dans la pureté de notre lien.

La société a produit un mode de vie auquel nous passons une vie à nous adapter, mais je n'ai que faire de son mode de pensée. Votre être seul est responsable parce qu'il est sain. Libérez-vous de la fausse maternité que je ne peux représenter. Vous délirez une détresse qui vous assujettit à une dépendance médiocre. Je ne peux que vous signifier ma déception. Le détachement n'a pas de lieu dans votre discours. Il repose sur une maladie. Ce qui explique votre contradiction.

Permettez-moi de douter que dans cet enchevêtrement, l'amour advienne et demeure. J'étais pourtant à peine réconciliée avec la vie que vous me ramenez au coeur de la mort. Vous me reprochez tendrement de briser une tranquillité. Si l'ignorance est calme, le savoir est autre, bien sûr.

Nous ne pouvons nous rejoindre sans attente, sans déplacement, sans ouverture. Nous sommes d'un autre ordre. Nous ne pouvons pas communier au même autel . Notre couple est d'essence divine. La pauvreté du païen, sa misère ne peuvent nous retenir.

Je ne vous suis ni complémentaire ni supplémentaire. Je suis. Et je suis mal à l'aise de passer par le corps pour vous le confirmer.

Pour vous rassurer.

Juste quelques mots pour vous dire que je n'ai aucunement voulu vous blesser lors de notre dernière rencontre. Bien sûr, vous pouvez tout interpréter autrement. Je n'ai fait que passer, timidement, quasi froidement. Tout était dû au fait que je vous portais encore sur moi et que cette grande intimité subitement mise en votre présence, dans la présence des autres et dans la clarté du jour m'a troublée. Ca passera.

Tout connaître de l'autre, la connaissance de la félicité de l'autre bouleverse toujours notre sérénité. Etrange que pleine de vous, je ne supporte pas un public. Je feins l'amour, je nie votre connaissance par discrétion uniquement.

Il me faut du temps pour assumer cette tendresse, ce bien-être. Vous ne savez pas, mais je vibre encore de vous. Vous m'habitez totalement et je n'arrive pas à exprimer cet état, alors je préfère nier plutôt que d'exposer ce que je ne parviens pas à circonscrire.

Est-ce le signe d'un nouvel ordre? Est-ce que le fait d'être étrangère vous inquiète? Je ne peux sortir de moi avant que d'y entrer. Il m'était superflu de vous revoir. Mais vous savez, je vous demeure disponible dans ce retrait. Lâchez prise. Votre parole est tissée d'abandon, d'oubli, de tendresse reportée, différée.

En marchant, j'ai amorcé cette conversation, de crainte que vous n'ayez compris.



Offrez-vous, cédez

Plus je vous écoute, plus je vous reconnais et plus la certitude s'installe calmement et plus le doute demeure. Souvent, en infirmant mon savoir, vous confirmez mon intuition. Ce mal d'être, que vous dépeigniez si bien, nous enlise dans la facilité, dans la régularité des rapports affectifs. Avec vous, je sais que la rencontre avec l'homme est possible mais qu'elle ne doit être. Il importe ce qu'il adviendra de cette relation, il importe de savoir si la vie demeure dans la poursuite de l'illusion. Je n'ai pourtant plus la patience de la compréhension, je n'ai plus la mesure de notre empêchement. Je crois à la gratuité, et vous m'embêtez avec votre certain intérêt d'unir deux solitudes. Je pense notre amour. Je ne suis pas constituée pour vivre cet amour. Je n'arrive pas à concilier ma manière de vous aimer et ma façon de vivre. Je ne possède que le savoir de nos deux solitudes qui du bout des doigts, qui du bout du coeur, se reconnaissent et s'attendrissent.

Je ne possède qu'une seule certitude: le fossé entre nous est impénétrable et sa virginité ne peut s'atteindre.

Je ressens une tristesse, un ennui de ne plus vous aimer et de vous aimer autrement. Je vous oublie et je vous retrouve dans la joie d'y être encore, sans savoir, et d'y demeurer en sachant. Je vous prodigue soin et lumière

Merci, j'ai passé une belle journée où le malaise, l'ennui, la joie, la simplicité côtoyaient la mesure , la douceur et la tristesse.

Autre temps,  
Autre printemps,

Il manque une heure à la nuit. Le temps ne s'écoule plus au fil du sable, le temps n'appartient plus à personne, et personne ne s'en plaint. Comment vous portez-vous? Votre coeur? En fibrillation ou en palpitation? Votre peau? Votre sommeil? Vos périls? Vos visions? J'apprécierais vous parler sans fin. Vous ne manifestez plus rien, sauf peut-être ce rêve de mourir un peu plus, de mourir tout à fait. Pour renaître, pour continuer, vous perpétuer. Et c'est la perdition au coeur même de votre vie. Je me sens près de vous et lorsque vous y êtes, tout se complique maladroitement.

C'est dimanche, l'herbe est déjà verte dans le givre. L'été nous revient avec cette envie d'être. J'ai lu, relaxé, écouté de la musique, sculpté. Le salon est frisé de tous ces copeaux de bois. Je ne sais qu'une chose: ce partage a amélioré quelque chose en chacun de nous. Je connais votre offre et je sais ma demande. Ce que j'exige de moi-même, ce que j'attends de nous: une simple modestie

Bonjour,

Tel que convenu, je vous raconte un rêve.

Le rêve se déroule au crépuscule, juste avant que la nuit vienne totalement. C'est encore un peu le jour mais ce n'est pas encore la nuit. La durée de ce moment est éternelle dans ce rêve. Je marche, je rencontre quelques enfants en vélo. En passant près d'eux, je les effleure et les apeure. Ils continuent rapidement leur chemin. Sûrement qu'ils doivent rentrer avant la tombée de la nuit. Ils ont une angoisse du retard, de la noirceur, des grandes personnes. Je le vois dans leurs regards. Je marche lentement jusqu'à une rue sans issue. C'est-à-dire que la seule issue est une pente très abrupte. Je comprends pourquoi les enfants n'allaient pas dans cette direction. Pour continuer, je dois descendre cette pente selon le principe des chèvres de montagne : en zigzagant. Lorsque j'arrive en bas, je regarde en haut. Je vois un homme assis sur un banc public qui a observé ma descente. Il y a là comme un promontoire, un parc. Je continue, je regarde dans cette rue, il y a des maisons comme des cubes posés sur une maquette géante. Tout semble si réel. Puis, je distingue une vraie maison. Dans la cour de cette résidence, il y a des chiens noirs, des "dobermans" qui jappent avec fureur, avec férocité. Ils montrent les dents. Une femme les retient par une laisse. Elle m'enseigne la façon de les regarder pour les calmer. Je fais comme la dame m'a indiqué et les chiens se taisent, se couchent à ses pieds. J'explique alors que je suis à la recherche d'une maison, que je ne retrouve plus le numéro civique et je lui demande la permission de téléphoner. Elle accepte et m'offre de prendre sa maison, car elle doit quitter ce soir, de façon précipitée. Elle n'a pas eu le

temps de s'occuper de la location ou de la vente de sa maison. Je visite un peu, à peine, je me sens mal à l'aise d'entrer ainsi chez une étrangère. Elle me laisse car elle doit partir sans faute. Je visite alors lentement les lieux. C'est magnifique. Je me sens chez-moi. Tout me ressemble. Je regarde la cuisine, elle est petite, exiguë, compacte, minuscule et surchargée. Chaleureuse. Les fenêtres sont habillées de lourdes draperies superposées, trois ou quatre par fenêtre de sorte qu'il peut faire nuit même le jour. Le salon est magnifique. Tout a été pensé pour un maximum d'aisance. Les murs sont des bibliothèques, les fauteuils pivotent, se renversent, glissent jusqu'à une table de travail, le divan s'ouvre, forme un lit, on peut s'y asseoir, s'étendre en y relevant jambes et/ou tête selon un mécanisme facile d'utilisation. Un vibromasseur est intégré à chacun de ces fauteuils et au divan. De plus, partout il est possible d'avoir accès à une table d'écriture, sans se lever et sans effort. Sans croire que l'écriture y soit perçue comme un handicap. Tout peut être contrôlé à distance: lumières, stéréo, télévision. L'épaisseur des draperies m'enchant. La sonorisation est excellente. Je descends au jardin: j'y trouve une balançoire, des arbres, des arbres immenses, une table de marbre. Je retourne à l'intérieur et je constate qu'il n'y a pas de salle de bain et aucune chambre. De plus, J'ignore où sont les portes qui donnent accès à l'extérieur. On dirait que le jardin est une continuation de l'intérieur. Prisonnière des lieux maintes fois rêvés, je me réveille. Voilà! Je vous dessine les plans.

En vous souhaitant une bonne lecture.

Pour ce qui est de ma réalité, il ne se passe rien de particulier. J'ignore les bras qui s'ouvrent, les épaules qui s'offrent. Faut-il que je meure pour que vous adveniez? Quelqu'un pose sa main sur la mienne que je retire, qu'il retient. J'en suis légèrement agacée, légèrement ennuyée. Il a fait comme vous, la première fois.

Bonne nuit,

Ce soir: l'omniprésence douceâtre de l'air. Une nuit qui caresse le toit de nos maisons. Dans cette chaleur bénéfique, je découvre votre passage chez-moi: des petites douceurs de votre campagne. Je ne suis pas étonnée de votre délicatesse. Vous tentez de suppléer à l'absence en nous maintenant dans une distance que vous essayez de maîtriser . L'expérience du dehors nous menace. Vous ne pouvez accepter notre perte. Tout parle. Vous le savez. Quelqu'un disait : "Celui qui parle avoue son impuissance". Etait-ce Georges Bataille dans L'érotisme? Mais ce soir, sur une planète aquatique, une nuit s'enivre dans la brise câline. Sur la table abandonnée vos paroles s'éteignent au creux de mon cœur, nos corps glissent, se soulèvent, une odeur de pluie enveloppe nos pensées. Ce soir il n'y a plus de mots. Tout est volatile. C'est notre nuit.

Bonne nuit

## CONSOLATION

Bonjour mon tendre amour,

Sans cesse vous me demandez de définir notre amour. Que vous dire que vous ne sachiez déjà! Il m'apparaît assez délicat de vous assigner une fonction. Nous faisons office de tant de contradictions. Nous ne sommes essentiels en aucun lieu , en aucun temps. Nous n'existons que par notre seul acte volontaire d'écriture. Notre seul contact se fait par la solitude de l'écriture, par la solitude de la lecture. Nous ne sommes pas un placebo sur notre souffrance. Il n'y a plus de plaie à soigner. En silence nous nous laissons imprégner l'un de l'autre. Etrangement la modification de nos êtres se répercute sur la façon de lever le regard, sur quelques inflexions de la voix, sur une accentuation nouvelle dans la conversation et puis viennent les gestes, les manières de l'autre qui s'inscrivent comme des empreintes dans le quotidien à distance, bien sûr. Nous ne serons jamais rassasiés parce que la faim n'existe pas en nous. Nos pensées sont la continuation non d'un ennui, mais d'un ravissement. L'extirpation de notre essence, de notre fonction ne peut en rien changer le cours des événements, de notre entendement. Tels des fluides, nous nous traversons sans nous arrêter. Notre transformation est sans rémission, quand bien même on se refuserait, quand bien même on ne le voudrait. Vous m'importez trop pour que je vous confine à un seul rôle. J'aurais alors l'impression de vous piéger. Vous êtes multiple, le contraire ou l'inverse de ce que je pourrais prétendre.



C'est de nouveau le printemps, je ne sens rien. Les saisons passent sur moi sans changement d'humeur. Je me sens si désancrée de ma mère la terre. Pour le reste , il y a le travail, le travail, et encore le travail.

Il y a aussi ces moments que vous venez chercher là où je me trouve, et puis il y a votre présence flottante comme une tranquillité dans l'air. En vous écrivant, je lissais ma moustache. Ce geste pour rien, ce geste de vous.

Consolez-vous, il y a le charme qui peut nous être utile, qui peut nous définir et je ne peux vous l'expliquer, je ne peux vous en délivrer.

Bon printemps.

A peine la nuit venue,

A mon tendre ami,

A peine la nuit venue, j'ai coulé dans l'onde. Fraîcheur...

Sentir un fluide sur le corps qu'on ne vit plus. Respirer ce qu'on étouffe.

A peine la nuit venue, j'ai fait ma couche sur un nid de calcaire, froissement du bois en croissance, j'ai tendu l'oreille, apaisé mon respir, je n'ai pas pensé, extase...

Que me faut-il de plus?

A peine la nuit venue, deux hirondelles passèrent dans le ciel rosé.

Il nous faut oser étendre notre rythme. Notre état de nonchalance, d'ennui, d'épuisement se transformera en élan qui nous portera jusqu'à nous.

Dehors la tempête se prépare, on n'y peut rien. La musique éclatera, coulera dans notre sang. A quoi vous servirait-il d'aller voir ailleurs si nous y sommes? Nous sommes partout où il y a un peu de vie. Vous demandez l'incarnation de notre lien. et nous sommes en haute voltige.

Souvenez-vous de ce jour où j'étais descendue à la rivière pour purifier mon corps, mes habits. Je chantonnais, sifflais cette mélodie que vous murmuriez. A mon retour, vous riez très fort, très haut. J'ai posé mes mains sur vos épaules. Vous étiez tout en mouvement, secoué. Rappelez-vous, vous aviez alors réabsorbé votre extase et vous aviez senti le flux s'amplifier dans votre tête. Je câlinais votre conscience par des caresses mentales.

C'est drôle ce qui nous arrive. Depuis, nous nous balançons dans la retenue d'un rire. Je vous aime, cela devrait vous suffire.

L'ouverture, la fermeture, le désir, le rêve, le sacré, l'union, le féminin, le masculin, la mère, le père, le verrouillage, le déverrouillage, l'absence, la présence, l'amour, l'espérance, la mort, le spécifique, la différence sont les élucubrations puériles d'êtres en recherche. Nous voulons saisir nos rêves en nous départissant du sommeil. Dans ce contexte, comment répondre à votre appel lorsque vous m'assurez ne rien demander. L'amour est donc une contradiction qui provoque une ouverture que nous avons tôt fait de refermer. Alors l'amitié veut se vivre et vous y percevez un corps qui se refuse. Mais que vienne la manifestation du désir physique et vous parlerez alors d'aliénation. Avez-vous oublié?

Vous êtes en mai, je demeure en janvier. Je ne vis plus, vous vous reposez, vous lisez. Dans cette lointaine promiscuité, notre amour s'enrichit, se réchauffe. Nous ne pourrions constater la finitude de notre lien, il sera comme un livre oublié, retrouvé. Nous saurons toujours nous rejoindre, nous réapprivoiser, nous écrire, nous lire, nous mourir.

Je vous espère une tendre réalité, une belle amante.

En mai

Mais que le temps se ralentisse dans sa courbe, alors l'écriture adviendra. Nous sommes en chute libre, nous aimons les mardis de nos semaines. Nous anéantir dans le rêve d'une parole supposée. Nous allouons tout notre temps, toute notre énergie à inventer ce qui n'aura jamais d'ombre. La clarté du temps nous apeure, nos yeux éblouis se rient. Je vous appelle: déshabillez-moi, libérez-moi, emportez-moi. Lorsque vous me prenez, votre empoignement s'avère une meilleure prise pour me repousser. Je m'engloutis dans votre politesse, votre respect. L'essentiel s'échappe, nous échappera toujours. Je vous rappelle dans mes rêves: vous venez à la rivière avec moi et dans les sous-bois. Et puis je me souviens de notre grossièreté, de nos rencontres. Presque trois ans depuis ce matin de tempête. Je m'acharne au travail entre deux phrases, deux rapports, deux téléphones, il y a trois points de suspension, une parenthèse, un interstice qui vous ramène à moi.

Je lève les yeux, je vous sens et je ne comprends pas, je me tais. Ainsi au rythme de ma ponctuation je dessine la piètre et fabuleuse image d'un amour incommensurable. Et je pense que vous vivez sûrement l'inverse, je pense que je suis de tous vos actes et absente de votre temps libre. Tous ces faux combats ne peuvent nous vaincre. Ne criez plus, n'élevez plus la voix, calmez-vous, répétez après moi.

Votre peur est molle, elle coule flasque et contaminée dans les méandres de nos insatisfactions. Votre peur ne peut nous tirailler car elle n'a pas d'ombre comme nos rêves. Votre peur n'a pas de mots et le vent est si bon, le

ciel si bleu, si blanc, si prêt à nous éclabousser. Nous ne pouvons nous chasser. Je vous remercie de l'amour que vous me taisez. J'en souris d'aise, d'air, de liberté.

Bonjour,

Vous me demandez de vous faire savoir ce qui nous lie. Je crois que notre seul repère est cet espoir répétitif de l'union, ou cette impression d'unité que nous ressentons. Ou peut-être seulement ce projet que nous espérons tant: que l'indicible advienne. Nous sommes en accord sur la convenance d'un mouvement statique. Tous les deux nous maudissons la malédiction de notre forme et tous les deux nous en sommes enrichis. C'est le désordre de nos êtres, l'incapacité d'une permanence qui nous croisent, et qui nous leurrent. Mais il ne peut y avoir de peut-être. La seule assurance que nous partageons est celle de notre naissance reportée. On ne sait quand. Dans le silence, notre amour se déploie. C'est à force de nous vivre que nous nous prolongeons.

Votre demande se pose comme une barrière. Les rêves ne sont plus notre réalité. Nous basculons encore une fois , nous chutons dans l'enracinement des modalités. Je suis plus vieille que votre sagesse. Votre discours change et à travers tous ces mots se dessine l'image de l'illuminé. Votre raisonnement choisit de dire les quatre vérités... Je ne peux que sourire . Votre mépris s'ironise. Vous n'avez rien à régler, à justifier. Pourquoi en doutez-vous?

En vous espérant quelques rires.

Bonsoir,

Je reviens à peine du sommeil. J'ai rêvé qu'un accident biologique m'occasionnait une perte de conscience, un état comateux. Je vivais sans pouvoir vous atteindre. Vous deveniez le seul détenteur de la vérité de notre relation. De mon inconscience, je vous voyais aller et venir, réfléchir, m'appeler, m'espérer. J'avais un sentiment de délivrance extrême. Je vous aime. Cela vous a tout permis. Je ne peux plus soutenir votre monde. Je ne peux vous museler, ni enfermer votre perdition. Mon amour n'est pas surnuméraire, mon amour n'est ni démesure, il n'est pas la vie, il n'est pas la mort.

Je déplore le décalage de notre origine et l'expression de notre pensée. Je vous remercie de me lire. Je demeure votre témoin.

Cette nuit vous me manquez. Les couleurs sortent une à une du gris. Les feuilles tourbillonnent, courent avant que d'être engrais. Il manque un feu à allumer, à nourrir, peut-être des braises à remuer.

Je n'ai aucun emboîtement à agencer, aucun vide à combler. Je regrette de ne pas pouvoir nous vivre, je regrette de n'y avoir jamais été.

Bon matin,

Au coeur de la distance je vous pense d'une façon où vous ne pouvez vous reconnaître. Mon attitude vous a encore bouleversé. Je n'ai plus le goût de vous écrire. Vainement, inlassablement, je vous répète de vous manifester. Je n'ai plus d'offrandes. Vous avez cristallisé une image, vous avez volé mon âme. En vous approchant, je me suis perdue de vue.

Enfin, c'est vendredi, jour gris. J'occupe le seul espace sec du grand balcon. Vous étiez un déjà si grand amour. Je dompte la bête en moi, je me sens étrangère dans mon corps. Je suis troublée à l'idée de tout ternir mais je dois vous le dire : je ne suis plus en état de vous accueillir. Je vous insuffle la force que vous n'avez plus, la capacité de votre impuissance à sortir de soi alors que vous y êtes déjà absent.



Quelle fête !

Bonjour,

Vous n'étiez pas de la fête. Je ne vous cacherai pas ma déception. Vous me reprochez une suractivité, un travail démesuré, une production qui selon vous verrouille ma disponibilité. Vous êtes absent parce qu'amer, vous êtes absent pour en être plus remarqué.

Comment vous faire accepter de n'être pas tout ? Comment me faire renoncer ? Dans notre pays, vous savez, l'art s'engouffre dans l'espoir. Nous devons relever nos manches et travailler avec acharnement pour qu'un jour tous puissent s'offrir sans luxe le plaisir, la beauté. Bien sûr, ma fatigue est incommensurable. Bien sûr, je reporte, mais n'est-ce pas pour le bénéfice de tous ?

La fête est passée. Tous sont rentrés chez-eux un peu plus sages, un peu plus heureux. Sauf moi. Vous avez rompu le charme par l'intrigue que votre absence a provoqué.

Au petit matin, j'ai regardé les dernières lumières s'éteindre. Alors que tous se reposaient, j'ai nettoyé la place. Tant d'énergie pour juste un petit pas vers le but fixé, une étincelle sans flamme. J'ai osé espérer qu'une autre fois vous y seriez.

Samedi, jour bleu.

Cette si grande différence entre le vouloir et le pouvoir. Vous m'interpellez dans le lointain. Vous vous offrez, vous vous dérobez. Que savons-nous de l'amour? Nous ne sommes qu'un texte qui s'enfle. Nous nous réveillons avec le goût fruité de nos rencontres. Répondre à votre appel, c'est confirmer ma présence. Ne sentez-vous pas? Je suis ailleurs, j'ébauche ce que sera demain. Je planifie un avenir si erroné et je soupçonne qu'il n'y est pas d'issue. J'en deviens hilare. Et le rire, vous le savez, rend grâce à notre espèce. Raffinez-vous, aimez moi sans crainte. Absentez-vous, ma réception n'en sera que plus généreuse.

## Manière noire

Bonjour,

La décence nous permet de nous offrir ce qui nous appartient et qu'on avait oublié un jour chez l'autre. La décence ou l'ironie?

Cette manière de faire n'est que la façon d'exprimer notre retrait. Nous ne parlerons plus de ces déceptions, de ces destructions, de ces coups bas qui ont fait leur oeuvre de démolition. Nous referons lentement un lit, sans y mettre la marque de la possession. Nous sommes penauds, bêtement coupables. Ainsi va la vie. Un autre flattera mon âme et je penserai à vous. Je penserai que tout y était si différent, si auréolé.

L'habitude de la rupture a emporté notre rêve. Ou est-ce l'habitude du combat? Je ne suis pas dans une arène. Je ne supporte plus la prétention de l'amour. Vous n'y êtes pour rien. Je ne suis pas libre de ma pensée et votre vigilance m'incommode.

Que de discours, d'excuses, de remerciements, de colères, de dépit, de tourments, de souffrances, de joies, de douceurs, de paix, de peurs, de tiraillements sans jamais atteindre la mort.

Ce que nous pensons n'a plus d'importance. Nous ne pouvons plus rien pour l'autre. Inévitablement, je vous blesse. Je ne suis plus apte à vous entendre. Je deviens la ténébreuse. Mais ne savez-vous pas que c'est de la pénombre que l'univers a surgi, que le verbe s'est fait chair.

Bonne douleur.

Enfin, que le meilleur gagne!

Bonjour,

Au coeur de votre dernier message, Il y a l'ambivalence de celui qui doute ou de celui qui, voulant nuancer, met toutes les possibilités de son côté. Je ne sais quoi vous dire pour qu'un jour advienne la sérénité.

La mère oeuvre depuis toujours et ce n'est pas par compensation. Son repos ne pourra être que si l'équilibre se réinstaure sur la planète. Pendant qu'elle éduquait les fils, la rébellion des hommes construisait un empire à l'image de leur désabusement, de leur envie. Ecoutez la mère quand elle dit aux fils de cesser la colère, et qu'il ne sert à rien de vouloir pour l'autre.

Ma vie va bien: je suis assise à vous écrire. Vous me lisez encore malgré notre rupture, notre blessure. Je suis heureuse que la communication perdure au-delà de notre fatigue.

Au plaisir...

Votre parole me plaît, me tourmente.

L'amour ne saurait engendrer l'excès, les regrets. Il nous faut dénouer les tensions qui nous ramèneront à demander des éclaircissements. Nous sommes liés à l'éther, à la lumière. Le reste n'est que chimère. De toute façon nous sommes incapables de supporter le contact. Nous ne pouvons renoncer à une certaine liberté. Je ne tiens pas à vous revoir. J'entre dans des nouvelles fonctions et une tension, une nouvelle concentration m'assaillent. Tout autre que vous soyez, vous n'avez que le pouvoir que je vous octroie. Je m'éloigne dès que vous approchez. Nous sommes si bien loin de l'autre. Je ne reviens que pour vous contrarier, que pour vous voir hésiter.

J'ai tout prévu pour la prochaine rencontre. Je peux vous dire que la journée sera ensoleillée, qu'un vent du sud nous habillera et que vous serez de belle humeur. Nous serons libres, nous flânerons près de l'eau. Je ne puis vous confirmer la date.

A demain.

Pour vous,

Hier, dans la pleine lune qui se levait, je regardais l'eau aux reflets vibrants. Nous étions si près. Nous étions si bien.

Est-ce par nécessité du plaisir que nous nous installons si bien dans l'amour? Hier, votre main glissait sur ma chair nue, tendue, blanche de l'hiver. Les muscles se détendaient, nos rêves s'éclaboussaient de fraîcheur. Souvenez-vous, c'était juste avant l'abandon, juste avant la perte de notre importance. Je ne sais pas vraiment ce que vous êtes dans ma vie. Peut-être une épice qui parfume ma solitude, ou un rêve qui colore ma journée? Sûrement un air de flûte ou plutôt de violon...

Je pressens notre privation

A l'aube, bon matin, mon frère, mon amour.

Comme j'apprécie votre arrivée dans ma vie! Je ne doute pas du miroir qui reflète mon image, je ne brise aucun lien pour en construire un autre. Je vous aime. J'aime palper mon désir en votre présence sournoisement afin que nul ne le découvre, afin qu'incrédule vous manifestiez le vôtre ou, de crainte qu'il vous échappe, vous ne tentiez de vous l'approprier en le dévoilant.

Sans préambule vous pouvez flatter mon corps. Je vous arrête dans la quiétude, je vous autorise à m'approcher, à me perdre. Je vous aime.



Jeudi.

Ainsi, nous sommes tels que nous le pressentions. La privation du corps vous oblige à proférer des récriminations millénaires. L'ultime renoncement serait de ne plus m'écouter, de ne plus savoir que je suis, de douter que nous nous sommes un jour rencontrés. Un homme ne parlerait pas ainsi, un homme pourrait vous approcher là où je serais si à l'aise. Hélas, je ne peux rien annuler, ni les rendez-vous manqués, ni ceux que vous avez refusés. Je ne peux rien effacer. Quelques odeurs nous ramèneront l'un vers l'autre, quelques mots, un arbre, une rivière, un café, un cendrier plein, je n'y pourrai rien.

Nous n'avons jamais désiré tout ce qui nous est arrivé. Nous n'avions que le désir d'un peu de tranquillité, d'une halte dans une belle oasis chaude. Nous sommes liés par une rupture qui ne cesse de s'épanouir. Pourtant, rompre requiert l'énergie d'un geste volontaire alors que nous ne provoquons que la lassitude d'un étirement qui au fil des jours s'assouplit à l'infini.

Que reste-t-il à dire? Nos allées et venues sont désormais au gré d'un hasard que nous appellerons destin mais vous constaterez que le monde est vaste. De près ou de loin, rien ne justifiera notre relation et nous ne parlerons plus d'amour. Au-delà de la forme, nous nous aimerons dans le corps des autres, dans les mots des autres.

Simplement, tendrement je vous aime dans l'amour que je porte à cet autre, tout un monde, vous le savez.

Salut!

Votre dernière manifestation se veut humble. Vous vous reprenez, là où vous me rejetez, vous me retenez. J'ai besoin de rire, de rigoler et vous êtes si sérieux. J'assume votre colère, vos excès, votre impatience, j'assume votre intolérance, votre si grande ignorance. Je vous verrai donc comme prévu près de l'eau, à l'heure du dîner. J'apporterai quelques fruits, un peu de soleil, enfin toutes ces choses dont vous avez besoin.

A bientôt!

La simplicité s'efface de notre échange, ou efface notre échange. Je voudrais plus de rires, plus de joies. Surtout ne plus avoir à expliquer, ne plus parler.

Naïvement, vous croire au même niveau, au même moment, au même endroit.

### Aveu

Bonjour !

Quel est ce trouble que vous avez contracté ? Votre méfiance occulte le prodige de notre rencontre. Votre suspicion exclut notre contradiction. Il nous faut échapper aux apparences. Là où d'autres prétendent à la nullité de nos silences, je vous rappellerai l'émanation de nos absences, le manque dans notre suffisance. Capter l'essentiel, s'y adapter, quand le siècle a la présomption de mettre dans ses poubelles tout ce qui n'est pas tangible, rentable, concret. Il nous faut enlever ce maquillage blafard posé sur nos miroirs, délier les toiles, réinventer le sens. Laissez la folie du langage aux autres. Vous êtes mon seul repère dans ce siècle, je ne reconnais rien d'autre. Votre inconvenance germe dans votre doute. Demain sera différent. Demain, nous nous reverrons.

Ne pleurez plus.

Nous tournons en rond dans je ne sais quel cercle, d'où la perfection de notre migration. Notre douleur erratique nous force au vagabondage. Nous n'échapperons jamais au prodige du savoir de nos existences. Nous sommes condamnés à nous aimer dans la quintessence, dans l'évanescence. Nous ne pouvons prendre appui à aucun endroit, il n'y a pas de point fixe. Nous démasquons l'erreur et nous trouvons la parure et rien ne peut nous convenir. Tout dépasse notre entendement: nous sommes prêts sans jamais être disposés, chargés d'énergie dans un état amorphe. Notre bienveillance

contourne le profil de notre ombre et ainsi nous sommes voués à nous manquer à jamais.

Paradoxalement, notre amour révèle l'être et nous ment de ne pas y être. Mais dites-moi, mon frère, mon bien-aimé, ma mère, sommes-nous aussi seuls que notre écriture le prétend ?

Rappelez-vous... nous avons un jour déposé les larmes

Reposez-vous,  
il y a...

## BIBLIOGRAPHIE

- ARMAN, Yves, Marcel Duchamp joue et gagne, Paris Marval, Galerie Yves Arman, Galerie Beaubourg, Galerie Bonnier, 1984, 190 p.
- CLÉMENT, Catherine, Vies et légendes de Jacques Lacan, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1981, 224 p
- DERRIDA, Jacques, L'écriture et la différence, Paris Éditions du Seuil, (coll Points n° 100). 1967, 436 p.
- DERRIDA, Jacques, De l'esprit Heidegger et la question, Paris, Éditions Galilée, 1987, 184 p.
- DERRIDA, Jacques, Marges de la philosophie, Paris, les éditions de minuit, 1972, 396 p.
- DERRIDA, Jacques, Glas 1 Que reste-t-il du savoir absolu?, Paris, Éditions Denoël/Gonthier, 1981, 189 p.
- DERRIDA, Jacques, La voix et le phénomène, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Presses Universitaires de France, 1983
- DERRIDA, Jacques, L'oreille de l'autre, Montréal, VLB Éditeur, 1982, 214 p.
- DERRIDA, Jacques, Mémoires d'aveugle l'autoportrait et autres ruines, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1990, 141p.
- DERRIDA, Jacques, Feu la cendre, Paris, Éditions des femmes, 1987, 64 p.
- LACAN, Jacques, Écrits 1, Paris, Éditions du Seuil, 1966, 289 p. (coll. Points, n° 5).
- LACAN, Jacques, LE SEMINAIRE livre xx Encore, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 133p.